



Paul-Émile VICTOR

(1907 - 1995)



Photo : Fonds de dotation
Paul-Émile Victor/Archives
nationales

Paul-Émile VICTOR a eu de multiples vies, d'abord éclaireur de France, puis aviateur, ingénieur, officier de marine, tour à tour ethnologue, géographe, cartographe, explorateur voire aventurier, sportif, animateur de mouvements de jeunesse, organisateur d'un service de recherche et de secours d'aviateurs disparus pendant la guerre, géopoliticien créateur des expéditions polaires françaises, militant écologiste précurseur, cinéaste, homme de médias, conférencier, écrivain, dessinateur, poète, philosophe et toujours humaniste...

Son parcours pendant la Seconde Guerre mondiale est original, un temps travaillant pour le gouvernement de Vichy, sans avoir pour autant adhéré à son idéologie, puis engagé

volontaire dans l'armée américaine et y créant un service de secours aux aviateurs naufragés faute d'avoir pu rejoindre les forces françaises combattantes.

*Sa proximité avec les services de la Jeunesse et des Sports aura été très grande, d'abord avec et via le scoutisme, mais également en tant qu'ami très proche de Maurice HERZOG, qu'il conseilla au général de GAULLE pour devenir Haut-commissaire, plutôt que lui, et par sa présidence de la Commission des loisirs et des sports de plein air, qui publiera en juin 1964 *De l'air...pour vivre*.*

Enfance

Paul Eugène VICTOR (pour l'état civil) naît le 28 juin 1907, à Plainpalais, près de Genève, en Suisse, où ses parents connaissent une obstétricienne réputée, également originaire de Bohême.

Son père, Erich (Éric) Heinrich Victor STEINSCHNEIDER est né le 5 avril 1877 à Pilsen en Bohême. C'est le fils d'un avocat renommé. Il fait partie de la bourgeoisie juive éclairée, d'Europe centrale, qui rêve d'intégration. À l'âge de 20 ans, il quitte sa ville natale pour Vienne, où il poursuit des études de droit et de commerce. Il y rencontre Maria Laura BAUM, née le 14 juillet 1878 dans la capitale autrichienne. Elle est très ouverte au plan intellectuel et politique, bien qu'élevée dans un milieu conservateur. Elle militera

très tôt pour les droits des femmes. Elle se convertira également au catholicisme, puis deviendra l'épouse d'Éric ; leur mariage religieux se fera quelques années plus tard, dans le Tyrol Autrichien.

L'atmosphère antisémite qui règne dans la Vienne impériale de l'époque est l'une des raisons du départ d'Éric pour l'étranger en 1901, l'autre étant son souhait de compléter ses études. Il passe deux ans à Londres, puis trois ans en France, le pays des Lumières qui le fait rêver, à Paris. Il s'installe ensuite dans le Jura, à Saint-Claude, où il crée une entreprise de fabrication de pipes en bois de bruyères. Éric retourne chercher sa fiancée en Autriche, se marie, et le couple s'installe à Saint-Claude.

Mais, même plus de trente ans après la guerre de 1870, porter un nom à consonance germanique n'est pas facile, juif de surcroît. Soucieux de s'intégrer, Éric demande et obtient, quatre jours avant la naissance de son premier enfant en juin 1907, le changement de son patronyme en

VICTOR, son troisième prénom. Paul Eugène, qui deviendra ensuite Paul-Émile¹, s'appellera donc VICTOR. Il sera déclaré de nationalité tchèque², comme sa sœur cadette de 17 mois, Lily Marguerite.

Saint-Claude est près de la campagne et de la montagne. Les sorties en plein-air en famille sont nombreuses et plaisent déjà beaucoup au jeune Paul-Émile.

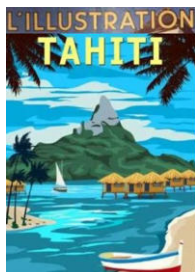
Le 3 août 1914, Paul-Émile a 7 ans ; l'Empire Allemand déclare la guerre à la France. Dans un climat d'hostilité vis-à-vis des étrangers, Éric VICTOR est aussitôt arrêté et incarcéré. Ayant prouvé qu'il est tchèque, et non allemand ou autrichien, il est rapidement libéré. Mais le climat local demeure hostile. Lui et sa famille sont qualifiés « d'Austro-Boches » ; la presse invite à boycotter tout ce qui est boche. Son entreprise, florissante, suscite les convoitises de ses concurrents, attisés par un antisémitisme latent. L'affaire DREYFUS est encore dans toutes les mémoires.

Éric VICTOR est de nouveau incarcéré en septembre 1915. Malgré un non-lieu prononcé par le conseil de guerre, il reste interné jusqu'à mi-avril 1916, puis exilé à 400 km de sa famille, en semi-liberté. Il demande à plusieurs reprises à s'engager dans l'armée française, ce qui lui est refusé du fait de sa nationalité tchèque. Il est finalement libéré en juin 1916.

Bien qu'il ait les moyens de quitter une région hostile, voire de s'exiler à l'étranger, il décide de rester dans le Jura. Il déménage avec son usine à Lons-le-Saunier, autre cité industrielle de la pipe.

Sans doute traumatisé par ces deux années très difficiles à vivre, Paul-Émile VICTOR, pourtant prolixe dans ses mémoires, n'évoquera jamais cette période. Lui et sa famille se concentrent pour commencer une nouvelle vie à Lons. Enfant réservé, solitaire, « trouillard », selon sa propre expression, il se réfugie dans la lecture des romans d'aventure de Jules VERNE, Jacques LONDON, Edgar POE, et notamment de celle du journal *L'illustration*, auquel est abonné son père. Présentant des reportages dans tous les continents, illustré de photographies en couleur depuis 1907, ce journal aura une importance déterminante pour ses rêves d'exploration et de voyages lointains.

L'illustration - Montage photo



Découverte du scoutisme

L'éducation prodiguée par les parents de Paul-Émile, bien qu'affectueuse, est assez cadrée, voire rigide. Ils l'inscrivent aux Éclaireurs de France³. Les valeurs du scoutisme, - en plein essor au début des années 1920 -, loyauté, égalité, solidarité, respect de la nature, ouverture sur le monde, séduisent le jeune garçon. Cela le marquera profondément ; il déclarera plus tard avoir été scout toute sa vie⁴.

Il fait un premier camp à Nice, puis un deuxième sur l'île d'Oléron, avec les scouts marins. Il est « totémisé » « Tigre souriant » ; il est rapidement nommé chef de troupe à Lons-le-Saunier. Il passe une semaine dans l'école du scoutisme, au camp de Cappy, à Verberie, dans l'Oise. Il est nourri par l'imaginaire de l'aventure et de l'exotisme qui imprègnent les mouvements scouts et expliquent une part de leur succès. Il y acquiert les techniques de bases nécessaires à l'organisation des camps, la bonne utilisation des outils, le secourisme. Il développe son sens de la débrouillardise ; toutes compétences qui lui seront bien utiles plus tard, quand il deviendra ethnologue et explorateur, même si, à l'époque, il n' imagine pas précisément ce qu'il fera de sa vie.



Paul VICTOR, chef de troupe (à droite) - Photo : Fonds de dotation Paul-Émile Victor/Archives nationales

Il se constitue chez les Éclaireurs de France⁵ un réseau d'amitiés très solides, qui perdurera toute sa vie et sur lequel il s'appuiera très souvent.

Études et service militaire

Paul-Émile poursuit ses études secondaires à Lons-le-Saunier, jusqu'au baccalauréat, obtenu en 1925. Son père, tout en reconnaissant ses goûts littéraires, l'oriente vers des études scientifiques, avec l'espoir de le voir un jour prendre sa succession dans son entreprise. Il entre à l'École centrale d'ingénieur de Lyon, sans doute un peu poussé par son inséparable ami éclaireur Lucien DUPLESSIS-KERGOMARD, déjà di-

diplômé en 1921, dont la famille l'héberge⁶.

La formation pluridisciplinaire qu'il reçoit, associant connaissances théoriques et pratiques, lui convient très bien. Outre la minéralogie et la cristallographie, il apprend à souder, brasser, tourner, ajuster, faire de la tôlerie, ferrer un cheval et même conduire une locomotive. Il a la conviction que toutes ses connaissances lui serviront un jour. Il décide également d'apprendre à faire du pain chez un boulanger.

Mais, après trois ans d'études intenses et avant même de se présenter aux examens terminaux pour obtenir le diplôme d'ingénieur, l'occasion lui est donnée de passer le concours pour devenir officier de la marine marchande. Ses rêves de voyages lointains l'emportent sans doute dans ce choix. Après une préparation accélérée, avec l'aide d'un condisciple, Lucien TOCHE, il réussit le concours. Avec ce dernier, ils s'embarquent le 30 juillet 1928 pour un long voyage, qui les emmènera jusqu'en Amérique via l'Espagne, le Portugal, les Açores et retour par le Maroc. Paul-Émile découvre la ville de New-York avec enchantement. Toutefois, de retour à Marseille, il fait le constat du décalage entre la vie routinière à bord, ce qu'il en avait espéré et ses rêves d'aventure. Il obtient néanmoins en novembre son diplôme de l'École nationale de navigation maritime.

Refusant d'enterrer ses rêves, il fait ensuite ses dix-huit mois de service militaire dans la Marine nationale. Il est incorporé en mai 1929 à Toulon. Henry LÉON, autre appelé comme lui, interprète son étiquette d'identité, Paul E. VICTOR en Paul Émile. Cela lui plait et il y ajoute un trait d'union. Il devient, pour lui comme son entourage, hormis sa famille, Paul-Émile VICTOR. Il signera très souvent de ses initiales, PEV, et ses collègues de travail l'appelleront ainsi.

Après ses classes, il devient élève-officier sur le bateau école cuirassé *Voltaire*, puis sur le porte-avions *Béarn*. Il sort deuxième de sa promotion et est ensuite affecté à Cherbourg et Saint-Malo. Mais la monotonie du travail, les conditions de vie et d'hygiène, la promiscuité, l'ambiance désagréable de la vie à bord rabattent une nouvelle fois ses rêves, même s'il reconnaîtra plus tard que la Marine nationale est « une école de vie

formidable, une école de formation du caractère ».

Il est libéré de ses obligations militaires le 15 novembre 1930.

Un difficile retour à la vie civile

Paul-Émile se retrouve un peu perdu, sans projet précis. Son père lui propose un travail dans son usine. Faute de mieux et en fils obéissant, il accepte ce premier emploi, sans réel enthousiasme, tout en affichant dans son bureau deux photos de Polynésie, pour continuer à rêver.

Pour son équilibre mental, les sorties en plein air, dans la nature, l'aident à vivre. Il s'astreint tous les soirs à une marche en montagne, d'une dizaine de kilomètres voire davantage, avec un dénivelé de 400 m, muni d'un sac à dos lesté de 20 kilos de cailloux. Un soir, il découvre par hasard la revue *L'Avion*, à laquelle est abonné son père. Elle mentionne que « l'avion permet à l'homme de s'évader des soucis de ce bas monde ». C'est tout à fait ce qu'il lui faut. Il décide d'aller à Paris, pour apprendre à piloter. Au printemps 1931, il est à l'aéroport d'Orly, qui n'est alors qu'un très vaste champ d'herbes, époque encore héroïque de l'aviation, même si ce n'est plus celle des pionniers. Il y retourne régulièrement pour préparer son brevet de pilote, qu'il obtient l'année suivante. Découvrant l'immense plaisir de voler, il est submergé par cette nouvelle liberté et se sent s'éveiller enfin.



Paul-Émile VICTOR avec ses formateurs sur un Potez 36 - Photo : Fonds de dotation Paul-Émile Victor/Archives nationales.

En juin 1932, il s'inscrit à la coupe Dunlop, deuxième édition du Tour de France aérien.

Il pratique également le ski, découvre quelques années auparavant à Chamonix, quand il était étudiant à Lyon, avec son ami éclairneur Raymond LATARJET et son frère Mi-



Paul -Émile VICTOR, élève-officier - 1929 - Photo : Fonds de dotation Paul-Émile Victor/Archives nationales.

chel⁸. Il skie avec son ami d'enfance Michel PEREZ, où encore avec Max ARBEZ dans le Haut-Jura.

Mais le travail à l'usine de son père ne le satisfait vraiment pas. Il décide d'aller à Paris, à la recherche d'une nouvelle vie, mais laquelle ?

Découverte de l'ethnologie

Il est accueilli dans la capitale par Joseph KERGOMARD, un proche de sa famille, qui lui remet pour l'aider à s'orienter un *Livret de l'étudiant* universitaire. Paul-Émile découvre l'existence d'une discipline qui lui était complètement inconnue, l'ethnologie. Elle lui paraît correspondre parfaitement à ses désirs de voyages lointains, de découverte des autres et du monde ; c'est une possibilité de réaliser son rêve, découvrir la Polynésie. Il s'inscrit.



Lucien LÉVY-BRUHL - Photo : Université de Paris.



Marcel MAUSS - Photo : Collège de France

Il assiste aux conférences de Marcel MAUSS et Lucien LÉVY-BRUHL, fondateurs, avec Paul RIVET, de l'Institut d'ethnologie de l'université de Paris en 1925. Les travaux pratiques ont lieu au Musée d'ethnographie du Trocadéro (MET), que Paul RIVET transformera en Musée de l'homme en 1938. Paul-Émile s'investit à fond dans ce nouveau cursus, comme il l'avait déjà fait pour devenir ingénieur, marin ou aviateur. Marcel MAUSS le sensibilise à l'importance d'étudier l'homme dans son milieu naturel, avec ses caractéristiques physiologiques, psychologiques et culturelles.

Son condisciple Marc Richard de LOMÉNIE lui suggère, un peu par jeu, de s'intéresser aux zones inexplorées de la planète, ses pôles, et aux populations de ces régions, quasiment encore inconnues, à l'époque. C'est bien loin de la Polynésie ! Mais pourquoi pas ?

Joseph KERGOMARD lui conseille alors de rencontrer le commandant Jean-Baptiste CHARCOT⁹, qu'il a connu, adolescent, à l'École alsacienne. Il lui écrit une lettre de recommandation. CHARCOT accepte de recevoir VICTOR.

L'entretien a lieu le 8 janvier 1934. Paul-Émile a passé la période de Noël à explorer à fond toutes les informations disponibles sur les Eskimos¹⁰ au MET. D'emblée, il expose son projet : il lui demande de l'emmener au Groenland sur le son navire, le *Pourquoi-Pas ?*¹¹, et de le laisser un an à Ammassalik¹², pour étudier les populations locales et ramener au MET des objets pour ses collections ethnographiques, car il n'en possède quasiment pas.

Paul-Émile sait se faire convaincant ; son travail de voyageur de commerce pour le compte de son père ne lui a pas été inutile ; il sait aussi que le commandant CHARCOT aimerait faire de la France une nation polaire, malgré l'absence de volonté du gouvernement.

Son pouvoir de conviction l'emporte finalement. CHARCOT, soixante-sept ans à l'époque, est séduit par ce jeune homme plein d'enthousiasme et d'audace qu'il appelle « le phénomène ». « Vous ne manquez pas de toupet », lui dira-t-il.

Mais l'accord de CHARCOT ne suffit pas. Il faut maintenant construire le projet, au plan administratif, avec les autorités danoises (le Groenland leur appartient) comme, surtout, au plan logistique et financier. Paul RIVET l'aide à trouver un financement de la caisse nationale de la Recherche scientifique, mais c'est loin d'être suffisant. Il lui faut démarcher les industriels pour obtenir du matériel scientifique, des équipements, des vêtements appropriés et de la nourriture. La caution de CHARCOT est déterminante. Paul-Émile démarche également les grands journaux et leur promet articles, reportages et films au retour de l'expédition. Il utilise là aussi avec profit son expérience de VRP acquise pendant qu'il travaillait pour l'entreprise de son père. Il est sans doute le premier, ou un des premiers, à avoir fait une démarche de recherche de sponsors pour une expédition scientifique. Et, malgré les difficultés économiques de l'époque, - la crise financière de 1929 n'est pas loin -, de nombreuses entreprises, petites et grandes, acceptent de participer, par intérêt scientifique et, peut-être davantage, par patriotisme.

Paul-Émile veut aussi se constituer une équipe, malgré les vives réticences de CHARCOT, - les places à bord du *Pourquoi Pas ?* étant très limitées -, et les coûts supplémentaires ainsi générés. Il obtient l'accord de Robert GESSAIN¹³, médecin et anthropologue, rencontré à l'Insti-



Jean-Baptiste CHARCOT, vers 1910 - Photo extraite d'un tableau peint par son épouse, Marguerite CLÉRY

tut de géographie.

Mais Paul RIVET s'oppose au recrutement de Michel PEREZ, parce qu'étranger, Suisse, en l'occurrence; toutefois ses compétences d'ingénieur et de géologue font que CHARCOT décide de l'emmenner. Paul-Émile, convaincu de l'intérêt scientifique et médiatique de ramener photographies et films de l'expédition, ce qui est assez novateur en 1934, s'adjoint enfin un photographe-cameraman, Fred MATTER-STEVENIERS, qui vient de terminer un travail avec Jean VIGO pour son film, *L'Atalante*.



Robert GESSAIN à Ammassalik, en 1936
– Photographie de l'expédition



De gauche à droite : Paul-Émile VICTOR, Fred MATTER-STEVENIERS, le commandant Jean-Baptiste CHARCOT, Michel PEREZ et Robert GESSAIN - Photo : Fonds de dotation Paul-Émile Victor/Archives nationales

Après avoir constitué laborieusement et très vite 20 tonnes de matériel embarquées sur le *Pourquoi-Pas?*, ceux que l'on va appeler « *Les Quatre du Groenland* » appareillent de Saint-Malo le 10 juillet 1934. Leur objectif est la région d'Ammassalik, au sud de la baie de Scoresby Sund, au sud-est du Groenland.

Voyage jusqu'au Groenland

(du 10 juillet au 31 août 1934)

Après vingt jours de mer, le navire atteint l'Islande, puis le cap est mis sur le Groenland. Or la baie, prise par les glaces, s'avère inatteignable. Pire, une avarie de machine contraint le *Pourquoi-Pas?* à revenir réparer en Islande.



Le Pourquoi-Pas ? IV, gravure de Léon HAFNER

Trois-mâts barque d'exploration polaire construit en 1907, équipé d'un moteur à vapeur, de trois laboratoires et d'une bibliothèque

Revenu devant la baie, un passage étroit mais libre de glace permet au navire d'y entrer. Mais il faut encore six jours et six nuits d'efforts pour arriver au port, le 18 août 1934.

Le fjord Scoresby Sund, le plus profond du Groenland, avec 325 km de pénétration dans les terres, n'a seulement été exploré que sur ses premiers km. Il n'existe pas de carte. Les Quatre du Groenland commencent aussitôt leurs travaux d'ethnologie. Ils sont tout d'abord étonnés par les costumes en peau de phoque des autochtones, un pantalon pris dans des bottes (les *kamik*), et une blouse serrée à la ceinture, munie d'un capuchon pouvant ne laisser à l'air libre que le nez, la bouche et les yeux, l'*anorak*. Le tout est inusable et étanche. Il permet l'esquimautage sans être mouillé. Nous sommes en 1934, cet exotisme étonne encore les jeunes explorateurs.

La civilisation danoise a atteint Scoresby Sund. La plupart des habitants vivent alors dans des maisons joliment décorées, en bois flotté ou importé (aucun arbre ne pousse ici). Mais reste encore une famille vivant dans une maison traditionnelle, semi-enterrée. Pendant des millénaires, les populations d'Ammassalik ont été semi-nomades, vivant l'hiver dans ce genre de maisons creusées dans le sol, faites de mottes de terre, de pierres et de bois flotté récupéré, et l'été dans des tentes, se déplaçant au gré de la pêche et de la chasse. GESSAIN et VICTOR parviennent à découvrir cette maison traditionnelle et s'y rendent. C'est leur premier vrai contact avec des Esquimaux. Malgré la barrière de la langue et le contexte qui les surprend, surtout au plan olfactif, avec une très forte odeur d'urine fermentée destinée au tannage des peaux, les jeunes explorateurs savent trouver les gestes et les comportements qui les font être adoptés très vite.

Pendant les trois jours passés à Scoresby Sund, Paul-Émile collecte cinquante-cinq objets ethnographiques, obtenu par troc, et une masse d'informations. Il aide GESSAIN à effectuer des descriptions et mensurations de la population, déterminant 24 groupes sanguins et commençant une collection de clichés.

Le soir, ils écrivent leurs rapports, que le commandant CHARCOT transmettra à son retour à Paul RIVET, commanditaire de l'expédition ethnologique. Puis c'est le départ pour

Ammassalik, atteint après quelques jours de navigation et aidé par des esquimaux arrivés en kayak pour trouver un passage entre les icebergs.

La population locale vient les accueillir, assez chaleureusement, véhiculé en kayaks ou *umiaks*, grandes barques familiales. La journée du lendemain et les deux suivantes, harassantes, sont consacrées au débarquement des tonnes de matériel apporté. Puis, le 31 août, le *Pourquoi-Pas?* appareille pour rentrer en France, laissant sur place les Quatre du Groenland.

Premières explorations ethnologiques (de septembre 1934 à août 1935)

L'équipe construit sa maison, équipée d'un laboratoire. Les *Franskits* (Français), jugés sympathiques et hospitaliers, sont bien accueillis. La population locale vient prendre le café traditionnel (*kafimik*) chez eux; ils reçoivent jusqu'à 20 personnes par jour; de nombreux objets sont échangés; GESSAIN mesure chaque individu rencontré, établit des fiches anthropométriques, procède à des analyses biologiques, médicales et même généalogiques. Surtout, ils se mettent à apprendre la langue locale, difficile, *l'inuktitut*. Mais, travailleurs obstinés, leurs progrès sont rapides. Ils se font fabriquer des vêtements et embauchent deux bonnes pour les aider dans l'entretien de la maison. Preuve de leur intégration, chacun se voit attribué un surnom: ce sera *Nagortsak* (le sauveur, le médecin) pour GESSAIN, *Mikadi* pour Michel PEREZ, surnom de tous les Michel ou Michaël; pour MATTER, qui s'est rasé les cheveux, ce sera *Tsounia* (le crâne), et pour Paul-Émile VICTOR *Wittou*, son patronyme étant trop difficile à prononcer par les Esquimaux.



« Les Quatre du Groenland » à Ammassalik, en 1935. De gauche à droite : Michel PEREZ, Fred MATTER-STEVENIERS, Robert GESSAIN, Paul-Émile VICTOR
- Photo : Michel PEREZ

Malgré le climat, les difficultés du quotidien, Paul-Émile est heureux. Il réalise, grandeur nature, tout ce qu'il a rêvé en tant qu'Éclairéur de France, vie au grand air, découverte des

autres, d'une autre culture. Les caractères de l'équipe se révèlent aussi, pas toujours faciles, et il faut s'y adapter. L'hiver arrive, les journées deviennent très courtes, les conditions météorologiques ne permettent pas les explorations géologiques et cartographiques envisagées. Paul-Émile se lance à fond dans le recueil de chants, contes et légendes, duels oratoires que très peu d'*Ammasialimiuts* (habitants d'Ammassalik) connaissent encore. Il procède à l'enregistrement des chants, sur phonographe à cylindres, dans le studio sommaire qu'il a construit avec deux couvertures, mais cela fonctionne. Il recueille ainsi 250 chants et la transcription écrite de 800 poèmes et chants.

Wittou et ses camarades font l'apprentissage de la vie d'explorateur: hygiène parfois rudimentaire, bien éloignée de leur culture, froid et faim. Quand la chasse a été bonne, ils se délectent de la viande et de la graisse de phoque, mangée crue avec les doigts et un couteau. Ils font l'essai des algues bouillies et du requin pourri.

Ils découvrent la compagnie des chiens de traîneau. Ils en ont acquis une quinzaine, qui peuvent se montrer très affectueux ou agressifs. Il faut apprendre leurs noms, leurs caractères, leur hiérarchie, comment les soigner, comment les guider, comment construire et réparer les attelages. L'apprentissage des nœuds chez les scouts leur est bien utile. Avec son copain Micha PEREZ, fou de montagne comme lui, ils s'organisent des sorties chaque fois que le temps le permet, pour le plaisir et l'apprentissage de la conduite des traîneaux.

Au fil des mois, l'enquête ethnographique de Paul-Émile s'étoffe. Ce qui le fascine le plus, c'est la capacité de ce peuple à être heureux, en satisfaisant seulement quelques besoins essentiels.

Mi-février 1935, le climat permet enfin l'organisation de quelques raids. Michel et Fred partent vers le nord, explorer une région mal connue, qu'ils vont cartographier pour la première fois. Paul-Émile et Robert veulent se rendre à Parnagayik, un minuscule campement situé au nord-ouest d'Ammasalik. À l'aller, ils prennent un guide pour les y conduire, compte tenu des difficultés d'accès et de leur dangerosité. Ils y passent un mois de travail acharné, bloqués par le mauvais temps. Ils restent une dizaine de

jours dans un autre campement, Kungmiut. Lourdemment chargés sur un mauvais traîneau, avec seulement quatre chiens, ils prennent le chemin du retour. Ils n'emportent pas de tente et quasiment pas de vivres.

Le temps se dégrade vite, la neige est très profonde, les chiens en sont recouverts jusqu'aux oreilles, ils se blessent dans des zones glacées. La visibilité est nulle et surnoise, on peut confondre une boîte d'allumettes à dix mètres avec un traîneau à quelques kilomètres. Arrivés enfin très difficilement au bord du fjord, ils ne veulent, ni ne peuvent bivouaquer, faute de tente. Ils décident d'aller explorer les environs. De manière complètement incompréhensible, chacun va aller seul de son côté. Robert se perd. Il ne revient pas au traîneau à l'heure prévue. Paul-Émile passe une nuit à l'attendre, au comble de l'inquiétude, lové dans la neige. Il reprend ses recherches dès que le jour est suffisant, ce qui ne dure pas longtemps. Il a quasiment des hallucinations, confondant des rochers avec des personnes humaines. L'angoisse l'étreint de plus en plus. Ses appels restent sans réponse. Robert a eu un accident, il est tombé dans un trou, imagine-t-il. Où peut-il être ? Est-il déjà mort ? Soudain une voix semble lui répondre, est-ce encore une hallucination ? Non, c'est bien Robert. Quel soulagement !

Mais encore trois jours de marche en mode survie, la nourriture épuisée. Ils mangent de la neige pour ne pas se déshydrater. Un pêcheur de Parnagayik, nommé Intadi, les aperçoit enfin. Il s'enfuit, les prenant pour de mauvais génies malfaisants. Puis il revient sur ses pas. Ils sont sauvés, mais l'expérience sera marquante.

Après quelques hésitations, pesant les avantages et inconvénients d'une telle décision, Paul-Émile décide de rester sur place un an de plus, pour approfondir son travail ethnographique. Mais la nouvelle d'une maladie de son père, un cancer de l'intestin, le fait revenir sur son projet.

Le *Pourquoi Pas ?* est de retour à Ammassalik le 18 août 1935. Un peu à contrecœur, Paul-Émile s'embarque pour un voyage de retour. Le bilan de sa première mission est néanmoins très positif. Il a parcouru environ 2 000 km en traîneau et 700 km en bateau. Il a rencontré plus de 300 Esquimaux ; en plus des chants, contes, danses, histoires de familles et de famines, il rapporte plus de trois mille trois cents objets pour le

musée ethnographique du Trocadéro (MET). Fred MATTER a des prises de vue pour la réalisation d'un film que commentera Paul-Émile. Intitulé *Les Quatre du Groenland*, il connaîtra un vif succès.

Mais Paul-Émile quitte aussi Doumidia, une autochtone, qui a souhaité devenir son amante trois semaines avant son départ. Tout cela rend le retour psychologiquement assez compliqué.

Il appréhende quelque peu l'arrivée en France, avec des dettes importantes qu'il faudra rembourser, dont une au commandant CHARCOT, ce qui le préoccupe beaucoup, tant il lui est redevable.



Doumidia, la compagne de Paul-Émile VICTOR à Ammassalik, en 1937. Dessin de Paul-Émile VICTOR
© Famille VICTOR

Retour de mission

(d'août 1935 à avril 1936)

Arrivés très démunis au port de Rouen le 24 septembre 1935, les Quatre du Groenland sont accueillis par Georges-Henri RIVIÈRE, sous-directeur du MET, qui leur paie le voyage à Paris et les y héberge. Il connaît très bien le « Tout-Paris » de l'époque. Il y fait naître l'envie de rencontrer ces « *clodos du Nord* ». Il leur organise des rencontres avec Jean COCTEAU, Marie LAURENCIN, Philippe SOUPAULT, Georges AURIC, etc. Et, surtout, il leur fait connaître Louis MOYSÈS, le patron du Bœuf sur le toit, qui nourrit gratuitement ces sans-le-sou et prend en affection Paul-Émile, charmé par ses talents de conteur.



Georges-Henri RIVIÈRE, en 1933 - Photo de Boris LIPNITZKI

Mi-octobre, RIVIÈRE organise un rendez-vous avec Pierre LAZAREFF, directeur de la rédaction du journal *Paris-Soir*, le plus grand journal de France, à l'époque. Un contrat est très vite signé, pour une dizaine d'articles, sous le titre « *Douze mois sur la banquise* »¹⁵. Malgré ce terme inapproprié, CHARCOT approuve cette opération médiatique, qui va aussi permettre de financer l'expédition suivante. Il avait d'ailleurs fait lui-même la même chose avec le journal *Le Matin* lors de son expédition polaire de 1910.

Fin octobre, dans le cadre d'un accord entre le MET et le ministère des PTT¹⁶, Paul-Émile donne une conférence radiophonique sur Radio PTT,

une première pour lui.

Conseillé par RIVIÈRE, Paul-Émile voit des journalistes, leur propose des articles, illustrés par des photos de l'expédition, n'omet pas de remercier ses sponsors compte tenu de ses engagements et dans la perspective des expéditions suivantes. Avec l'aide de CHARCOT, Robert GESSAIN obtient que les salons du *Figaro*, situés au Rond-Point des Champs-Élysées, leur soit prêtés pendant dix jours, à partir du 5 décembre. Paul-Émile confectionne un calicot de 4 m de long, affiché en façade, y annonçant l'exposition *Groenland et Esquimos*. L'affluence sera telle que sa période d'ouverture sera prolongée deux semaines.

Le film relatant l'expédition est prêt fin novembre. Les chants enregistrés ont été dupliqués sur disque. Le goût du partage et de la transmission, valeurs du scoutisme, amène Paul-Émile à envisager des conférences. Il en fait d'abord une devant un public scientifique, puis une autre, ouverte à tous. Il va à Mulhouse et, pour la première fois, se fait rémunérer.

Le 5 décembre 1935, à l'occasion du Festival Colonial, il intervient à la Mutualité¹⁷ devant un parterre de 1 789¹⁸ Éclaireurs de France. En trois mois, il en fera cinq autres pour ce public.



Au Palais de Chaillot – Photo : Éclaireurs de France

Le Clan des Éclaireurs de France de Paris-Nord choisit de s'appeler alors *Clan Paul-Émile Victor*.

Le 4 février 1936, c'est dans la plus grande salle de concert parisienne, la salle Pleyel, comble, que Paul-Émile donne une nouvelle conférence¹⁹. La « machine médiatique » a fait

ce qu'il fallait pour stimuler le public. Fin février, toutes les dettes ont été remboursées et des dons importants ou promesses de dons ont été enregistrées pour financer la prochaine expédition. Paul-Émile a encore des engagements pour 11 conférences dans toute la France, Colmar, Strasbourg, Nantes, Lyon, etc., qu'il effectue jusqu'à fin mars, avant de se consacrer plus exclusivement à cette deuxième expédition, prévue pour l'été 1936.

L'officier de marine Paul E. VICTOR doit en plus effectuer cinq jours d'« exercice » en temps de paix». Il embarque à Toulon le 19 février sur le *Condorcet*. Séjour plus intéressant qu'à l'habitude, il y rencontre Philippe TAILLIEZ et Jacques-Yves COUSTEAU, enseigne de vaisseau de trois ans son cadet, avec qui il se liera d'amitié.

La Trans-Groenland 1936



Martin LINDSAY en 1931
Photo :
Scotland's People

En septembre 1934, fraîchement arrivés à Ammassalik, les Quatre du Groenland avaient vu trois Anglais, Martin LINDSAY²⁰, Andrew CROFT et Daniel GODFREY revenir d'une traversée du Groenland, d'ouest en est, un parcours d'exploration et de cartographies de régions inconnues, sur une distance de 1660 km effectuées en une centaine de jours avec des traîneaux à chiens, sans assistance.

VICTOR, GESSAIN et PEREZ rêvaient de faire de même. Plusieurs raisons se combinent pour concrétiser ce projet. Tout d'abord, au plan ethnographique : en dépouillant et ordonnant leurs notes pour le MET, Paul-Émile et Robert constatent combien, malgré tout, elles sont incomplètes. S'agissant de Paul-Émile, qui, sans la maladie de son père, serait déjà resté sur place une deuxième année, il s'agit maintenant de vivre une année complète avec une famille nomade d'Esquimaux, seul moyen de parfaire ses connaissances ethnologiques. Pour Michel PEREZ, géologue, il s'agit d'étudier scientifiquement la calotte glaciaire en termes de météorologie et d'altimétrie, d'améliorer la cartographie de zones désertiques et pour lui, passionné d'alpinisme, d'être le premier à faire l'ascension du mont Forel (3 360 m), l'un des huit plus hauts sommets du Groenland.

Une dernière raison les anime, d'avantage d'ordre psychologique. Bien qu'accueillis très correctement à leur retour, la « vie civilisée » les laissent insatisfaits. Ils ont encore besoin d'une vie saine, au grand-air, un retour aux valeurs fondamentales.

L'exploit sportif n'est la préoccupation d'aucun d'entre eux, même si la traversée de l'*inlandsis*²¹ constitue en soi un exploit en termes d'activité physique. Ils décident qu'il n'y aura pas de chef d'expédition. Robert s'occupera du matériel médical, de la préparation des vivres pour les hommes et les chiens, et du matériel photographique; Michel sera le responsable logistique, tentes, traîneaux, instruments scientifiques de navigation. Paul-Émile, tout en préparant le matériel qui lui sera nécessaire pour la prolongation d'une année de son séjour, est chargé de trouver l'aide financière nécessaire pour ces acquisitions. Outre le soutien du commandant CHARCOT, de Paul RIVET et de Georges-Henri RIVIÈRE, les quatre-vingts mécènes et sponsors de l'expédition précédente renouvellent leur aide, satisfaits des retours que Paul-Émile leur a fait parvenir et de la publicité qu'il a diffusée sur leur générosité. La prévente des articles de presse que les explorateurs écriront au retour de leur deuxième expédition complète le financement de l'opération.

Paul-Émile informe Eigil KNUTH²², rencontré lors de leur première expédition, de leur nouveau projet. Il imagine qu'il pourra en faciliter la réalisation, du fait de sa citoyenneté danoise et de sa proximité avec la Couronne. Mais Eigil KNUTH est personnellement intéressé par l'aventure et demande à faire partie de l'expédition, dont il fera le récit²³ l'année suivante.

Pour des raisons pratiques liées à l'accès possible toute l'année par la côte ouest, dépourvue de glaces, mais seulement un mois l'été à Ammassalik, à l'est, il est décidé sur les conseils de polaires scandinaves et d'Eigil KNUTH d'effectuer la traversée de l'*inlandsis* d'ouest en est.

Après plusieurs semaines d'acheminement du matériel et de regroupement des hommes et des chiens, ces quatre explorateurs, constituant l'Expédition polaire française Trans-Groenland 1936, sont prêt à partir d'Agpanguit, au sud de la baie de Disko²⁴, le 17 mai 1936.



Baie de Disko – Photo : Tom Tom

La montée de l'expédition, de la côte jusqu'à l'*inlandsis*, se fait accompagnée de guides esquimaux, qui ne comprennent vraiment pas ce que ces quatre

kratounas (nom donné aux Blancs) vont faire dans ce désert glacé où il n'y a rien à chasser et tout à perdre. Les conditions météorologiques sont déjà très difficiles au départ. En pleine tempête, il leur faut huit heures de marche pour faire dix kilomètres. Le 26 mai, après que leurs guides les ont quittés, emportant leurs films et photos à faire développer, l'équipe entame sa dernière montée vers l'*inlandsis*. Deux jours après, elle est sur la calotte glaciaire.

Elle dispose de trois traîneaux, avec huit chiens pour Paul-Émile, douze pour Robert et douze pour Michel. Excellent montagnard, celui-ci il se positionne en tête et assure la navigation, à la boussole. Paul-Émile le suit et Robert ferme la marche, son traîneau étant munie d'une roue de vélo intégrant un compte miles, qui va permettre de mesurer les distances parcourues. Eigil est sur le traîneau de Michel quand celui-ci, à ski, court devant les chiens pour leur montrer le chemin.

Jusqu'au 3 juin le temps est relativement beau. Puis, pendant trois semaines, l'expédition doit affronter des vents de 120 km/h et une température jusqu'à -30°. La neige gelée est soulevée par le vent (le *drift*). Quand il est de face, on devient sourd, aveugle, muet et l'on étouffe.

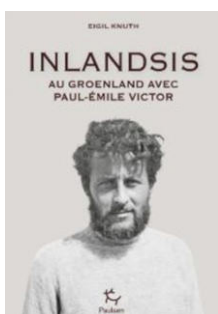


Photo : Fonds de dotation Paul-Émile Victor/Archives nationales

Chaque étape devient alors un calvaire. Le 8 juin, ils n'ont fait que quatre kilomètres en huit heures. Le 12, ils constatent que le calcul de leur position, effectué dans des conditions toujours acrobatiques, est erroné. Ils ont parcouru 60 km de moins que ce qu'ils avaient estimé. Au grand dam de Michel PEREZ, ils décident d'abandonner l'idée d'escalader le Mont Forez et de mettre le cap plein Sud, vers Ammassalik.

Un mois après leur départ, ils n'ont effectué que la moitié du trajet. Il leur reste 360 km à parcourir. Le mauvais temps cesse enfin le 20 juin, mais le soleil, tant espéré, va provoquer de très sérieuses ophtalmies. Robert est d'abord touché, puis Paul-Émile. Ils ne voient pratiquement plus les chiens, ni les traîneaux, et encore moins les traces du traîneau précédent. Puis c'est au tour de Michel d'être touché. La situation devient catastrophique, Eigil n'étant pas capable de calculer la position. Le 27 juin, les ophtalmies commencent à se dissiper et, pour la première fois, l'expédition aborde la descente de l'*Inlandsis*. Elle s'avère toutefois difficile; la zone est hérissée de pics et truffée de crevasses, camouflées par la neige.

Un pont de neige s'effondre sous le traîneau de Michel. Malgré ses tentatives de récupération en rappel dans la crevasse, son meilleur chien disparaît. Le moral de l'équipe, très attachée à ses chiens, en prend un sérieux coup.

Le samedi 4 juillet 1936, ils aperçoivent en contrebas la cabane construite en 1930 par Gino WATKINS²⁵ lors de sa tentative de créer une route aérienne en Arctique. C'est leur lieu de rendez-vous prévu avec des Esquimaux d'Ammassalik.



Gino WATKINS à 26 ans – Photo : Henry Iliffe COZENS

Ils l'atteignent le 6 juillet 1936. Ils auront parcouru en quarante-neuf jours la distance de huit cent vingt-neuf kilomètres, avec un vent contraire pendant vingt-huit jours et des températures oscillant entre -10° et -27° , le plus souvent. Ils ont vécu une expérience humaine intense et exceptionnelle, au-delà de ses aspects physiques et scientifiques.

Cinq jours plus tard, enfin, les Esquimaux tant attendus les rejoignent avec des *umiaks* pour les ramener à Ammassalik.

Une vie d'Esquimau parmi les Esquimaux

Le 5 août 1936, le *Pourquoi-Pas ?* du commandant CHARCOT mouille près d'Ammassalik. Il embarque une famille d'Esquimaux avec laquelle Paul-Émile a choisi de vivre pendant plus d'une année, pour être « un Esquimau parmi les Esquimaux ».

Il suit en cela les enseignements de Marcel MAUSS : « *Un ethnologue ne peut connaître une population qu'en vivant en son sein* ».

Le *Pourquoi-Pas ?* dépose cette famille d'Esquimaux à Kangerlussuatsiaq à 250 km au nord d'Ammassalik, sans aucun autre village à proximité ni moyen de communication. Elle est composée de vingt-cinq personnes, cinq hommes, quatre femmes, dont Doumidia et Kara, sa mère, qui deviendra un peu la mère adoptive de Paul-Émile, et seize enfants. Dans un premier temps, ils logent dans une grande tente commune construite en quelques heures à partir de peaux de phoques amarrés à une charpente de bois récupérés.

Wittou se lie d'amitié avec Kristian, dont le nom esquimau est *Tougârtougou*, « Celui qui bouge en dormant ». C'est un chasseur réputé, ce qui lui confère une grande autorité. Il est à peine plus vieux que lui, père de cinq enfants et déjà veuf. Ce sera pour Wittou un excellent informateur, un inséparable ami, malgré son amour discret pour Doumidia. Mais ce genre de relations, qui générerait de la jalousie en Europe, a plutôt tendance à renforcer les liens dans ce milieu, où l'on partage les femmes par amitié et parce que l'on a conscience des risques de la consanguinité.

Kristian aura même l'occasion de sauver la vie de Wittou lors d'une chasse mouvementée.

L'hiver peut se déclarer très vite; aussi, sans attendre davantage, la famille se met à construire une maison d'hivernage semi-enterrée destinée à pouvoir les loger tous, vingt-six personnes. Elle fait six mètres sur cinq et 1,70 m de hauteur sous plafond. Un couloir plus bas encore, de trois mètres de long, en constitue l'entrée. On s'y déplace plié en deux, mais il limite sérieusement l'entrée du vent.

Les tâches de construction sont réparties depuis des siècles : aux enfants, filles et garçons, d'arracher des mottes de terre et d'herbes destinées à l'isolation, au colmatage et au toit; aux femmes la construction des murs avec des pierres et de la terre; aux hommes le transport des pierres les plus lourdes et l'acheminement du bois flotté récupéré sur la plage. Il constituera les poutres du toit, sur lesquelles seront étendus branchages et plaques de terre, ou servira à la construction du « mobilier ». La longueur des couches n'est que de 1,60m, bien court pour Paul-Émile.

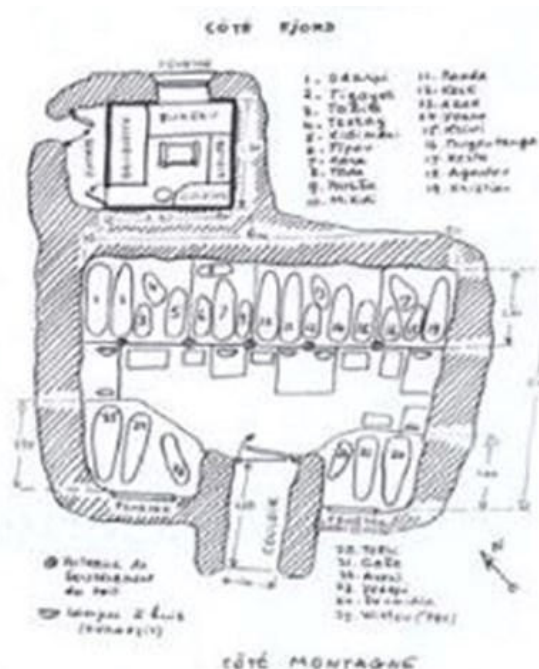
On lui accorde quelques centimètres de plus, où il peut s'allonger avec Doumidia, et Yosepi, seize ans.

Paul-Émile participe aux travaux de construction tout en poursuivant son travail d'ethnologue. Il écoute, fait dessins et croquis, note les histoires, les chants, les coutumes, les habitudes, etc. Il enrichit également son vocabulaire et sa pratique de la langue.

Il découvre l'importance des jeux comme ciment social : jeux de mimiques, de ficelles, d'osselets, lutte et duels de chant. Dans ces soirées d'hiver, particulièrement longues sous ces latitudes, les conteurs sont particulièrement appréciés. Leur style est vivant ; tout leur corps participe à la narration, ils sont réalistes, concrets et précis, à l'image des Esquimaux.

Il découvre également « une société qui ne fonctionne pas en survie : ils ont des chants, ils ont un art, ils ont un temps pour orner l'existence de beaucoup de choses qui ne sont pas liées à la seule nécessité de se nourrir. Et, à la fois, c'est un pays où la mort est toujours proche »²⁶.

Il se construit un petit local de travail, pour rédiger ses notes, écrire son journal, peaufiner ses dessins et disposer d'un lieu vraiment personnel, où il peut s'isoler, quand il en a besoin. Il y aura même un atelier et un coin cuisine. Sa cabane est enfin terminée le 11 octobre 1936.



Plan de la maison dessiné par Paul-Émile VICTOR - Photo : Fonds de dotation Paul-Émile Victor

Il fait chaud dans la maison d'hivernage, du fait de sa méthode de construction, de son isolation, de son exigüité, des lampes à huile, les *unakrits*, et de la chaleur des chiens et des vingt-six personnes qui y vivent, dans une grande promiscuité, à tel point qu'on y est souvent presque nu. Chacun fait ses besoins dehors et se lave ainsi, au vu et au su de tous.



La famille d'adoption de Paul-Émile VICTOR - Photo : Fonds de dotation Paul-Émile Victor/Archives nationales

Dans la hutte pendent du plafond des intestins de phoques remplis de sang ; par terre, des os rongés et, dans des pots de chambre, des nageoires de phoques confites dans de l'huile rance, ou de la chair d'ours crue, à profusion, car la chasse a été bonne au début de l'hivernage.

Mais bientôt, et pendant plusieurs semaines, ce n'est plus le cas. Wittou part chasser avec son ami Kristian. Le premier jour, ils ramènent quatre requins des profondeurs, pêchés à l'aide de cadavres de chien morts lestés, enduits de graisse de phoque pourrie et jetés dans un trou de glace. Cette viande fraîche nourrit les chiens, mais pas les hommes. Elle est saturée de toxine. Pour pouvoir être mangée par les Esquimaux, elle doit se faisander lentement et être cuite très longtemps.

Comme tous les mâles de la famille, Wittou chasse aussi le phoque. Il creuse un trou dans la banquise, s'assied à côté et attends. Attente souvent très longue, parfois stérile. Quand un phoque sort la pointe de son nez pour respirer, le chasseur fait feu. Puis il tire le phoque jusqu'à la maison d'hivernage, laissant une longue traînée de sang sur la blancheur de la neige. Wittou devient un bon chasseur, mais Paul-Émile a des difficultés à assumer qu'il faut tuer pour vivre.



Wittou chasse le phoque - Photo : Fonds de dotation Paul-Émile Victor

L'emploi du temps de la famille n'est pas réglé *a priori*. Il dépend du retour du chasseur, dont l'activité est fonction du milieu extérieur, de la météorologie, des besoins alimentaires de la famille et du comportement du gibier. Wittou est toutefois surpris par certains traits du caractère des Esquimaux, comme une certaine incapacité à prévoir, ce qui les fait manger plus que nécessaire quand la nourriture est abondante, sans penser aux disettes possibles.

En janvier 1937, les tempêtes de neige se succèdent sans arrêt. Les vivres diminuent dangereusement. « *Les enfants pleurent de faim et de peur. Tous redoutent le pire* »²⁷. Kristian et Wittou décident d'aller trouver de la nourriture à Ammassalik, en parcourant 500 km aller et retour en traîneau. Pendant ce temps, les autres hommes tenteront de rapporter du gibier tous les jours, aussi petit soit-il.

En cours de route, le 19 février 1937, ils apprennent par le premier Esquimau qu'ils croisent que le *Pourquoi-Pas ?* a sombré dans une tempête, près de l'Islande²⁸. Tout l'équipage est mort, dont le commandant CHARCOT. Seul un homme a survécu²⁹. Michel PEREZ et Robert GESSAIN, qui auraient pu être du voyage, sont restés quelque jour sur place pour terminer leurs travaux et ont pris un autre bateau, le *Gertrud Rask*. Ils ont pu rejoindre la France sains et saufs. Mais tous les films tournés sur l'*Inlandsis* et de nombreuses correspondances ont disparu à jamais.

Paul-Émile est consterné. Dix jours plus tard, Kristian et lui parviennent enfin à Ammassalik. Eigil KNUTH, qui était resté sur place après la Trans-Groenland, les héberge immédiatement. Paul-Émile apprend que les obsèques du commandant CHARCOT ont été organisées le 12 octobre 1936. PEREZ et GESSAIN arrivés en France à temps ont pu y assister. Par télégramme, ils apprennent à Paul-Émile que la presse rend responsable de ce tragique accident l'expédition Trans-Groenland, et donc lui, son personnage le plus médiatique. Pendant très longtemps la famille de CHARCOT reprendra à son compte cette interprétation malveillante. Sa fille Monique ne se réconciliera avec lui qu'en 1962.

Paul-Émile est également confronté au problème de son retour en France, le *Pourquoi Pas ?* ayant coulé. Il adresse un télégramme à Gaston MICARD comte Cisterni, riche héritier d'une famille qui a fait fortune dans la construction du canal de Suez. Ferdinand de LESSEPS est un des grands-pères du comte.

Passionné d'explorations, il peut les financer lui-même grâce à sa fortune. Il hiberne au nord du Scoresby Sund. Il lui répond de l'attendre, lui et son bateau, le *Quest*³⁰, à Kangerlussuaq, à partir du 15 juillet.

À Ammassalik, Paul-Émile s'informe de la situation internationale ; elle n'a rien de réjouissant : le fascisme triomphe en Allemagne et en Italie, l'Espagne est en pleine guerre civile. Wittou n'a qu'une envie, rejoindre sa famille d'adoption pour tenter d'y retrouver paix et sérénité. Avec Kristian, ils prennent le chemin du retour le 10 mars 1937, avec des traîneaux chargés de victuaille jusqu'en haut des montants.

Mais dans quel état sera le reste de la famille laissée seule depuis plus d'un mois dans la maison d'hivernage ? Seront-ils déjà morts de faim ?

Fort heureusement, le lendemain de leur départ, un ours a été tué, puis quatre autres. Dans la hutte, on a fait bombance. C'est la fête quand on les accueille.

Puis la vie reprend son cours normal. Wittou et Kristian partent ensemble chasser l'ours. Un jour, après une course poursuite acharnée, ils tuent une femelle. Resté derrière Wittou qui veut prendre une photo, Kristian lui sauve la vie en abattant un grand mâle resté en retrait, que personne n'a vu venir, et qui a subitement fondu sur le photographe pour venger sa compagne.

Un travail de cartographe qui restera dans l'Histoire

En avril 1937, Paul-Émile sait qu'il dispose encore de trois mois et demi de travail pour achever sa mission ethnographique, rencontrer les Esquimaux vivant dans la région montagneuse qui va de la côte au mont Forel et la cartographier, ce qu'il n'avait pu faire lors de la Trans-Groenland. Mais son projet n'est pas de gravir le mont, à la différence du géologue Michel PEREZ.

Toutefois, nouveau contretemps, Wittou est malade. Il a une grande plaie dans le palais, sans moyen de désinfection. Il a l'impression de « *pourrir lentement* ». Kristian est également affecté, à un moindre degré. Décision est prise de retourner au comptoir danois d'Ammassalik

pour soigner ce mal mystérieux et s'approvisionner de nouveau. Dans de grandes souffrances, ils y parviennent le 5 mai. Chance pour eux, ils sont examinés par le médecin danois HOYGAARD, venu étudier les carences en vitamine C des Esquimaux. Ils sont atteints par le scorbut. Sans le traitement effectué sur place, il n'était pas certain que Paul-Émile aurait survécu jusqu'à l'arrivée du bateau de retour. Rétabli le 14 mai, il peut enfin retourner à Kangerlussuatsiaq avec Kristian.

Les jours ont commencé à rallonger suffisamment. Le 4 juin 1937, les deux compagnons s'élancent, chacun sur un traîneau tracté par huit chiens. Wittou est très heureux dans cette situation, proche des conditions de la Trans-Groenland.

Il effectue un vrai travail de géographe dans une région jusqu'alors inexplorée, donnant des noms aux glaciers. Le 11 décembre 1937, le Comité danois pour l'étude des noms de lieux du Groenland approuvera officiellement ces appellations. Il les retrouvera quelques années plus tard dans les cartes américaines utilisées pendant la Seconde Guerre mondiale. Il fait de nombreux croquis et beaucoup de photographies qui feront l'objet de publications à son retour.

Il rencontre des chamanes, les *angakits*, les seuls Esquimaux capables de rentrer en contact avec les très nombreux esprits, bienveillants ou malveillants, qui représentent les forces de la nature. Il faut savoir composer avec eux à chaque instant.

Paul-Émile recueille ainsi quatre cent cinquante termes de la langue secrète des chamanes, une contribution majeure à l'ethnolinguistique.

Début septembre, trois semaines après la date convenue, le *Quest* n'est toujours pas en vue. Les nerfs sont à vif.

Il est décidé d'aller à sa rencontre en embarquant familles et matériels dans les *umiaks*, les hommes dans les kayaks, les chiens suivant le long de la



Le Quest - Photo : Wikipédia

côte. Les glaces sont de plus en plus compactes, dangereuses; après dix-sept heures d'efforts, le sommet d'un mât apparaît au-dessus d'un iceberg. On y hisse le drapeau

français, seule note de couleur dans ce paysage blanc et glacé. Cris de joie et exultation à bord! Les glaces ont retardé le *Quest*. Le comte MICARD accueille à bord tout le monde et les rassasie de riz au lait.

Puis, bientôt, vient l'heure des séparations. Les Esquimaux doivent quitter le *Quest*. Le moment est difficile, pour les uns comme pour les autres. « *Dâwa naôk!* » lui dit Doumidia (*Tout est fini*). Quelques larmes coulent, même si l'on se promet de se revoir.



Kristian et Doumidia - Photo : Fonds de dotation Paul-Émile Victor/Archives nationales

Doumidia restera vivre avec Kristian, et Paul-Émile en est heureux.

Médiatisation des explorations et conséquences

Un an seul chez les Esquimaux, c'est un sujet original qui intéresse la presse. De nombreuses conférences et expositions s'organisent en province ou, comme celle de 1937, en plein Paris, près de la place de l'Opéra. On y présente le campement de Paul-Émile VICTOR, son traîneau et de nombreuses photographies et images du Groenland. Le salon du ski et le palais des Expositions de la porte de Versailles accueillent ensuite cette présentation.

Paul-Émile pressent l'intérêt du public pour ses aventures et commence à finaliser ses écrits en vue d'une publication chez un éditeur. Il ne néglige pas non plus le public scientifique, pour lequel il rédige des articles publiés dans les revues spécialisées. Il intervient devant la Société de Géographie³¹ à Paris, puis à Rouen.

Le 28 octobre 1937, il signe avec l'éditeur Bernard GRASSET son premier contrat d'auteur, pour la publication de deux livres portant le titre provisoire *Boréal*, relatant à partir de son journal sa vie au quotidien à Kangerlussuatsiaq.



Le 17 décembre 1937 est créée à Paris la Société des explorateurs³² et voyageurs français, plus connue sous le nom de Club des explorateurs. On y retrouve des personnalités comme Théodore MONOD, naturaliste, Alexandra DAVID-NÉEL, de retour du Tibet et en partance pour la Chine, Henri LHOE, spécialiste des déserts, Ella MAILLARD, grande reporter, de retour d'un périple en Orient et au Moyen-Orient, le peintre et navigateur MARIN-MARIE, etc. Paul-Émile VICTOR a évidemment sa place dans cette association, d'autant plus que le gouvernement danois vient officiellement de le reconnaître comme un explorateur. Il en sera toujours membre depuis sa création et en assurera la présidence à deux reprises, en 1947-1948 et 1954-1955.

Cela n'est pas sans conséquences. Les cinq pages qu'il a publiées dans la revue *Le Risque*³³ attirent l'attention du capitaine Marcel POURCHIER, créateur et commandant de l'École de haute-montagne de Chamonix. Il informe Paul-Émile de l'intérêt de l'armée française pour le transport de charges, de ravitaillement ou de blessés en terrain enneigé avec des chiens de traîneau.

En guise de test, avec l'autorisation du ministère chargé des Postes, Paul-Émile met en place une première liaison postale par traîneau à chiens, le 28 janvier 1938, effectuée avec son ami Michel PEREZ. Ils franchissent ainsi, avec une charge de 80 kilos sur le traîneau, le col du Lautaret, à plus de 2 000 m d'altitude. L'expérience s'effectue avec une grande facilité, parcourant en six heures et demie, sur terrain escarpé, soixante-six kilomètres, aller et retour (10 km/h de moyenne).

Ce test réussi, Paul-Émile et Michel, accompagné comme observateur du lieutenant Jacques FLOTARD, instructeur à l'École de haute-montagne de Chamonix, se lancent le 16 février dans la Trans-Alpes, un parcours de Saint-Étienne-de-Tinée à Chamonix. Les trois hommes franchissent douze cols, dont deux à plus de trois mille mètres.

Le but est atteint : le traîneau à chien est bien un moyen de transport adapté aux Alpes, que ce soit à des fins militaires, civiles ou sportives.

Par ailleurs, lors d'une étape de la Trans-Alpes, à Saint-Véran, il rencontre Éliane DECRAIS³⁴, qui deviendra son épouse quelques années plus tard, et la mère de ses trois premiers enfants.

Au début de l'été 1938, Paul-Émile VICTOR participe avec son attelage de chiens de traîneau - l'un des rares existant en France à cette époque - à la grande fête régionale parisienne des Éclaireurs de France, au Jardin d'acclimatation de Paris. Puis, après un passage de quelques jours à Copenhague dans la délégation française au congrès des sciences anthropologiques et ethnologiques, il revient à Laffrey, dans les Alpes (Isère), enseigner l'ethnographie dans un grand camp national d'Éclaireurs de France. Localement, on l'appelle alors de son nom eskimo « Wittou », et non plus de son totem « Tigre souriant ».

En octobre et novembre, il poursuit son cycle de conférences en Belgique et dans le Nord de la France. Il est sollicité comme conseiller technique pour le tournage d'un film, *La loi du Nord*³⁵, avec son attelage de 32 chiens. Il y rencontre Michèle MORGAN et Charles VANEL. Le tournage du film commence dans les Alpes le 27 février 1939 puis, pour des raisons climatiques, se poursuit en Suède, à Kiruna, au-delà du cercle polaire.

Paul-Émile VICTOR y découvre les Lapons. Il profite des cinq semaines de tournage pour débiter leur étude ethnographique et envisage de se faire accueillir plusieurs mois dans une famille pour vivre avec elle la vie de nomade de ces Lapons du nord de la Suède.

Mais, le 18 avril 1939, dans un contexte international de plus en plus tendu, l'officier de marine de réserve Paul Eugène VICTOR reçoit un télégramme de mobilisation. Il doit rentrer en France au plus tôt. Il reste sous les drapeaux quelques semaines, puis est démobilisé (la guerre ne sera déclarée que le 3 septembre).

Fasciné par les Lapons, il obtient aisément des autorités du musée de l'Homme de le charger d'un voyage d'étude sur place. Il y part avec deux de ses amis Éclaireurs de France connus à Lyon, Raymond³⁶ et Michel LATARJET, tous deux devenus médecins, le premier cancérologue, le second professeur en chirurgie pulmonaire. Après un long voyage en automobile, qui prend souvent un air de vacances en cet été 1939, ils découvrent un important village lapon à Masi, près du cap Nord (Norvège).

Paul-Émile VICTOR y effectue des travaux ethnographiques, observant des ressemblances avec les populations du Groenland étudiées en 1934-1935, permettant d'imaginer une culture ancestrale commune.

Puis les trois Éclaireurs repartent à pied, pour vingt jours de marche vers le sud et la Suède. En six semaines de voyage, ils auront parcouru sept mille kilomètres et franchi quinze frontières.

Paul-Émile VICTOR est satisfait de sa mission ethnographique. Il a pu rendre visite à des Lapons de Norvège, de Finlande et de Suède. Sa moisson photographique est importante (400 photos N&B, 200 photos couleurs et un film).

Le 22 août 1939, ils sont à Helsinki (Finlande). On leur conseille de ne pas s'y attarder. Ils repartent de nuit pour la Suède. Le 24 août, à Stockholm, la presse annonce l'accord germano-russe, prévoyant le partage de la Pologne par l'Allemagne et l'URSS. Le 1^{er} septembre, l'Allemagne envahit la Pologne, ce qui déclenche l'entrée en guerre, le 3 septembre, de la France et du Royaume-Uni.

La guerre surprend trois Éclaireurs

Les trois éclaireurs rentrent en toute hâte à Copenhague (Danemark). De l'ambassade de France, Paul-Émile VICTOR arrive à joindre le ministère de la Guerre et de la Marine. Souhaitant être rapatrié et mobilisé, on lui intime l'ordre de rester sur place, où ses compétences pourront être mieux utilisées. Il est promu enseigne de vaisseau de 1^{ère} classe et nommé adjoint à l'attaché naval pour les pays scandinaves. Il devient agent de renseignement et officier de liaison entre les ambassades françaises dans les pays nordiques, notamment la Finlande, en négociations territoriales difficiles avec l'Union soviétique, qui l'attaque le 30 novembre, sans sommation. Paul-Émile VICTOR passe une nuit de la Saint-Sylvestre à Helsinki, sous les bombardements. Pendant deux jours, il est porté mort, « fusillé par les Russes en Finlande ».

Il parvient à revenir à Copenhague le 7 avril 1940. Mais, violant le pacte de non-agression signé un an auparavant, l'Allemagne lance l'opération *Weserübung* le 9 avril, envahissant le Danemark et la Norvège pour contrôler les routes

d'approvisionnement et les ports stratégiques.

Il arrive difficilement à quitter Copenhague le 17 avril dans un train spécial rapatriant à Paris les diplomates français et anglais. Mais il est renvoyé par les autorités militaires à Stockholm le 18 mai, qu'il parvient à atteindre après 15 jours d'un harassant voyage en train, transitant via Moscou et dix pays. Consterné, il assiste, à des milliers de kilomètres de son pays, à son effondrement.

Le 10 juillet, il reçoit l'ordre de rentrer en France. Ne pouvant plus transiter par l'Allemagne, les Pays-Bas ou la Belgique, il passe par Istanbul, via Moscou et Odessa. Coincé en Turquie un mois entier, en attente d'un bateau, il fait la rencontre d'André-Frank LIOTARD et se lie d'amitié avec ce pasteur protestant très chaleureux, qui cherche à rejoindre les États-Unis, où il exerce son ministère depuis dix ans. En l'écoutant, Paul-Émile est très attiré par cette « terre promise ».

Il parvient laborieusement à Toulon le 6 octobre, via le Portugal et l'Espagne, où le ministère de la Marine lui signifie sa démobilisation, l'armistice étant signé.

Quoi faire maintenant ?

Rester en France pour les Éclaireurs ou partir aux États-Unis pour l'ethnologie ?

Sur le chemin de Lons, pour retrouver sa famille, il s'arrête à Lyon. Les frères LATARJET ont appris par le réseau des Éclaireurs de France qu'un poste de délégué régional à la Jeunesse de Lyon venait d'être créé³⁷ et était vacant. Sa candidature aurait les meilleures chances d'aboutir pour une fonction pour laquelle il a toutes les qualités requises.

Mais ce serait renoncer à sa carrière d'ethnographe polaire. Son père lui conseille plutôt de tenter de la poursuivre aux États-Unis, nation polaire reconnue qui le fait déjà rêver. Seul moyen pour y aller, obtenir du ministère de l'Instruction publique un ordre de mission d'études ethnographiques en Amérique, comme il l'avait déjà fait en 1934 pour le Groenland.

Pour cela, le 9 octobre 1940, il se rend à Vichy où le gouvernement du maréchal PÉTAIN s'est installé. Paul-Émile VICTOR est suffisamment

connu pour être reçu rapidement par Jacques CHEVALIER, secrétaire d'État à l'Instruction publique. Pour étayer sa demande, il ne manque pas de rappeler que le Collège de France l'a nommé en juin 1939 chargé de cours³⁸ sur la civilisation arctique. Jacques CHEVALIER s'engage à lui signer rapidement un ordre de mission.

En sortant de son bureau, Paul-Émile VICTOR croise le maréchal PÉTAİN, qui lui serre la main en lui disant qu'il honore la France. PÉTAİN venait de signer la loi discriminatoire du 3 octobre instaurant un statut des juifs, les excluant notamment de nombreuses fonctions publiques. PÉTAİN, comme VICTOR à cette époque, ignoraient les origines juives de ce dernier.

Autre rencontre fortuite, Paul-Émile VICTOR retrouve par hasard à Vichy Antoine de SAINT-EXUPÉRY³⁹, qu'il avait déjà croisé en 1936 et avec qui il s'était lié d'amitié, l'aviateur-écrivain étant un des héros de sa jeunesse. SAINT-EX est venu chercher à Vichy un visa pour partir aux USA. Leur analyse politique, à l'époque, est que PÉTAİN sauvegarde la France de l'intérieur, et de GAULLE continue le combat de l'extérieur.

SAINT-EX conforte Paul-Émile dans son intention de s'exiler aux USA. La guerre a brisé ses projets d'exploration. Les Esquimaux lui manquent. Sauf à se compromettre, il ne pourra poursuivre ses travaux en France sous occupation allemande. Des États-Unis, déjà intéressés par les explorations polaires, il pense pouvoir le faire, d'autant plus qu'il dispose déjà là-bas de quelques moyens liés à la vente de son livre *My esquimo*⁴⁰ paru en 1939.

Après quelques jours, Paul-Émile VICTOR obtient de Jacques CHEVALIER un sauf-conduit lui permettant de se rendre en Algérie et aux Antilles, en transit pour les États-Unis, afin d'y effectuer sa mission.

Il part de Marseille pour l'Algérie le 24 octobre 1940. À peine débarqué à Oran, il prend le train pour le Maroc et obtient une autorisation de transit de deux mois, avant de pouvoir embarquer sur un navire militaire en partance pour la Martinique.

Une note officielle du ministre de l'Instruction publique marocain (sans doute largement rédigée par ses soins) lui confie en attendant la mission de continuer localement ses travaux

ethnographiques et d'étudier les organisations de jeunesse et d'éducation physique⁴¹ marocaines.

Toujours passionné de scoutisme, il organise des réunions inter-fédérations à Marrakech, Rabat, Casablanca, Fès, Meknès, etc. Elles sont souvent jumelées avec des conférences sur les esquimaux. Les salles sont combles, avec notamment des enfants et des jeunes, mais aussi les autorités locales, maires et commandants de région.

Il découvre d'autres réalités ethnologiques, notamment lors d'un périple dans l'Atlas.

Il quitte Casablanca le 18 décembre 1940, vers l'Amérique.

Escale en Martinique

Après dix jours de navigation sans avoir croisé un U-boot allemand, une chance, son navire accoste à Fort-de France. Le climat politique est très pesant, avec l'amiral ROBERT, nommé en septembre 1939 par PÉTAİN Haut-commissaire de la République pour les Antilles, la Guyane et Saint-Pierre-et-Miquelon.



L'amiral Georges ROBERT -
Photo : Martinique A Nu

Il s'est donné les pleins pouvoirs en Martinique, supprimant les conseils municipaux favorables à

la France libre, appliquant à la lettre et avec zèle la politique de l'ordre nouveau, dont le statut des juifs, dissolvant les loges maçonniques et le mouvement communiste, etc.

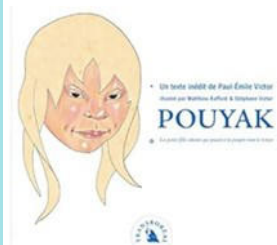
Muselée de l'intérieur, la Martinique l'est également de l'extérieur par le blocus des Antilles françaises imposé par les Britanniques, qui veulent ainsi interdire le transfert vers l'Allemagne nazie des 254 tonnes de réserve d'or de la Banque de France stockés en Martinique, au fort Desaix. Elles étaient arrivées de métropole le 24 juin 1940, via Halifax, au Canada.

La notoriété, les talents d'orateur et les compétences de Paul-Émile VICTOR ne tardent pas à être utilisés par l'amiral ROBERT. À peine quinze jours après son arrivée, il donne trois conférences, la première en présence de l'amiral, devant des officiers, des militaires et des publics « bien-pensants »⁴², dans des salles archicomblées de 500 places et davantage.

En janvier 1941, il arrive à consacrer quelques jours à sa mission ethnographique. Il étudie l'art des potiers de Martinique, dont la technique est proche de celle des Mayas ou des Incas. Le mémoire qu'il produira, illustré de près de 150 dessins, reste à ce jour la référence pionnière sur le sujet.

Son activité officielle reste néanmoins le scoutisme. Comme au Maroc, il organise des réunions interfédérales entre Guides de France, Scouts et Éclaireurs de France. Le scoutisme s'inscrit bien dans la politique de jeunesse que veut développer le gouvernement de Vichy et l'amiral ROBERT. Paul-Émile fait-il pour autant allégeance à ce régime ? Sans doute non, mais son attitude peut être considérée comme ambiguë. Ce qu'il veut avant tout, c'est rejoindre l'Amérique et poursuivre sa mission d'ethnologue. Il est obligé de composer, d'autant plus qu'obtenir un visa pour les États-Unis n'est pas chose facile à cette époque.

Le 10 février, sans en aviser les autorités locales, il s'exile au nord de la Martinique et s'installe dans une cabane de pêcheur. Là, vivant comme un Robinson, il est à sa table de travail de 7h à 17h, lit, écrit et dessine. Il termine les dessins d'un livre pour enfants, *Tipou et Kiviok*, en commence un autre, *Pouyak*, également un



livre de nouvelles; il poursuit le recueil de poèmes, chants et contes et légendes esquimaux.

Mais fin mars l'amiral ROBERT le rappelle de manière urgente pour mettre en place un camp de six jours pour « l'éducation générale » d'une centaine d'instituteurs, dans le cadre de sa mission d'étude sur les organisations de jeunesse et d'éducation physique.

Paul-Émile VICTOR dira avoir trouvé l'idée excellente (pour lui, c'était du scoutisme pour adultes), et l'avoir accepté à condition que la politique ne soit pas mêlée à cette histoire. L'amiral ROBERT aurait donné son accord. VICTOR ne souscrivait pas à l'ordre nouveau, encore moins au culte du maréchal PÉTAIN⁴³. Il voyait là l'occasion de mettre en application des principes éducatifs auxquels il sera toujours très attaché.

Concrètement, entouré d'une équipe de sept personnes, dont certaines originaires du scoutisme, Paul-Émile VICTOR établit un program-

me d'amélioration ou de construction de soixante terrains de sport répartis sur toute la Martinique; il dirige successivement cinq camps-écoles. Des cours théoriques et pratiques sont dispensés, incluant art dramatique, chant, hygiène, cuisine, jardinage, vannerie caraïbe et travail de la noix de coco. La vie en plein air et la gymnastique hébertiste encadrent le tout.

Les autorités locales soutiennent le chargé de mission, mais le clergé l'attaque violemment, craignant le développement d'une jeunesse hitlérienne. Paul-Émile invite trois ecclésiastiques à venir voir sur place le travail effectué. Ils en reviendront enthousiastes et virulents propagandistes de sa formule !

Concomitamment à la fin de cette mission, en juillet 1941, Paul-Émile obtient enfin son visa pour les États-Unis. L'amiral ROBERT l'autorise à partir.

Intégration aux États-Unis d'Amérique

Le 8 juillet 1941, Paul-Émile VICTOR quitte la Martinique et, après plusieurs escales dans les Antilles françaises, débarque enfin à New-York. Son ami le pasteur André-Frank LIO-TARD, rencontré en juillet 1940, l'accueille chaleureusement. Avec lui et une secrétaire de l'ambassade de France, ils vont d'abord sillonner l'Amérique en camping, pendant huit semaines.

L'ethnologue va à la rencontre des tribus indiennes lors de leur grand rassemblement annuel à Gallup (Nouveau-Mexique), visite le Texas, l'Arizona, la Louisiane, l'Idaho, le Colorado, etc. En Californie, à Los Angeles, dans le quartier de Hollywood, il retrouve Michèle MORGAN et Antoine de SAINT-EXUPÉRY, rencontre Jean GABIN et Jean-Pierre AUMONT.

SAINT-EX et lui se retrouvent ensuite à New-York et se fréquentent très régulièrement. Ils s'interrogent sur leurs choix. Auraient-ils mieux fait de rester en France, où l'occupation bat son plein, et y jouer un rôle actif ? Leur moral n'est pas bon.

SAINT-EX rédige à cette époque *Le Petit Prince*, conte philosophique empreint de légèreté et de pessimisme sur la nature humaine. Paul-Émile, qui écrit et dessine comme lui, lui

conseille d'utiliser ses crayons aquarelle pour illustrer ce qui deviendra un immense succès mondial.

Paul-Émile, qui se rend fréquemment à Washington, donne de nouvelles conférences sur la France, la Finlande, ses travaux ethnographiques, etc. Il entretient ses relations avec les milieux scientifiques et militaires. Contrairement à la Martinique, il a maintenant accès aux ressources des bibliothèques et universités américaines. Il peut poursuivre la rédaction d'ouvrages scientifiques et de vulgarisation.

C'est à Washington que, par un télégramme du 30 janvier 1942, il apprend le décès de son père, ce qui l'affecte beaucoup et pendant longtemps. Il sait sa mère veuve dans une France devenue totalement occupée.

Il n'a alors de cesse que de s'intégrer dans les réseaux ethnographiques et polaires nord-américains.

Ses années de guerre

Le 7 juillet 1942, il reçoit un appel du Major CARLSON, officier de l'armée de l'air américaine, qui a un ardent besoin de spécialiste des pôles, comme lui. L'armée ouvre en effet à cette époque des routes aériennes pour l'Angleterre, survolant le Grand Nord et le Groenland, où elle vient d'établir des bases. Dans ces régions, le pronostic de survie à un crash aérien est très faible. Il est urgent d'organiser des unités de secours et de sauvetage (*Search and Rescue*) expertes des milieux polaires.

Mais l'urgence de son recrutement est telle que l'armée américaine n'a pas le temps de lui donner un grade. Sautant sur l'occasion de cette nouvelle mission, cet officier de la marine française accepte de n'être que simple soldat dans l'armée américaine.

Mais, pour des raisons qu'il n'apprendra que plus tard, à son grand désespoir, il végète plusieurs semaines en attente d'une mission précise.

Les choses s'arrangent un peu le 1^{er} septembre 1942 où, grâce à de puissants appuis de deux amiraux rencontrés au cours de ses nombreuses activités, dont Richard E. BYRD, héros de l'Antarctique, Paul-Émile VICTOR acquiert la citoyenneté américaine. En prime, il est promu caporal-chef !

Mais on le balade d'affectation en affectation pendant plusieurs semaines. À force de négociations, il arrive à être nommé instructeur polaire en février 1943, sur la base de *Battle Creek* (Michigan). Il donne des cours à des officiers supérieurs, mais n'est pas satisfait pour autant. Il s'était engagé pour un service actif. Il tente alors, en mars 1943, de rejoindre les Forces navales françaises libres, basées à Jacksonville (Floride). Malgré ses appuis, c'est un nouvel échec. Là, c'est sa nouvelle nationalité américaine qui pose problème !

Le 1^{er} avril, il est affecté à un centre d'entraînement militaire pour les troupes de montagne appelées à intervenir en Europe, qui vient de se créer. Après une phase de bizutage visant à vérifier sa forme physique, ses talents d'alpiniste et de skieur, dont il se sort très bien, à 35 ans, il mène de nouveau une vie de scout, en plein air, en montagne, testant du matériel et des vêtements pour travailler ou survivre dans ces milieux difficiles, améliorant les techniques de traîneaux à chiens, etc. Il découvre également un nouveau moyen de transport dans ces milieux montagneux, neigeux ou glacés, inventé par les Américains, un tank à neige sur chenilles, baptisé *weasel* (belette), dont il se servira abondamment plus tard lors de ses expéditions polaires.

Le 9 juillet 1943, un an après son engagement, il est nommé lieutenant en service actif. Ses compétences polaires lui permettent d'être affecté au département *Arctic, Desert and Tropical Information Center* (ADTIC). Il est sous les ordres du géologue Larry GOULD, ancien compagnon de Richard BYRD. Il rédige des articles sur les conditions de vie dans l'Arctique et s'attaque à la révision du manuel sur les traîneaux à chiens.

Accédant à son dossier militaire, il découvre par hasard le nom de l'officier responsable de ses longs mois d'ennui, un homme dont il avait contribué à sauver la vie à la suite d'un amerrissage forcé en 1935, près d'Ammassalik. Paradoxalement, ce mauvais esprit lui en voulait et le « baladait » d'affectation en affectation sans intérêt par rapport à ses compétences, avec l'alibi de vouloir vérifier si l'armée américaine avait affaire à un « *Vichy French* » ou à un « *de Gaulle French* » !

Tout en étant passionné par son travail, Paul-Émile VICTOR souhaite un rôle plus actif.

Publier des manuels ne lui suffit pas. Il veut participer à la formation des troupes appelées à rejoindre l'Arctique, de plus en plus nombreuses. Il devient conseiller technique pour la création, la formation et l'entraînement de trois escadrilles de recherche et de sauvetage, l'une pour le Groenland, l'autre pour le Labrador et la troisième pour l'Alaska. Ces *Search and Rescue Squadrons* sont devenus indispensables pour les équipages perdus en Arctique.



Photo : Fonds de dotation Paul-Émile Victor/Archives nationales

Il persuade ses supérieurs que la bonne méthode d'intervention consiste d'abord à parachuter un spécialiste du milieu sur les lieux des crashs pour faire un diagnostic de la situation avant d'y envoyer, si nécessaire, un médecin. Pour mettre en pratique ses théories, il apprend le parachutisme, courageusement⁴⁴, malgré une certaine angoisse. Il rédige également un manuel sur le parachutisme de secours : *They got there first*.

Il joue enfin un rôle actif dans la guerre, endossant un rôle conforme à ses valeurs, très inspirées du scoutisme. Il écrira : « *Je suis heureux de participer à une tâche qui, dans la guerre, représente un réel danger. Non pas pour tuer, mais pour sauver des vies humaines* »⁴⁵.

Le 13 mars 1944, il est affecté en Alaska, comme officier chargé des secours sur terre et sur mer. Il se familiarise avec le pilotage d'avions adaptés au vol dans ces conditions extrêmes. Le 12 mai, il est chargé d'organiser l'unité de secours en mer pour les avions qui volent au-dessus du détroit de Béring.

Pendant la mise en œuvre de ces missions, la situation en France évolue significativement : débarquement des alliés le 6 juin 1944 en Normandie, débarquement de Provence le 15 août, son ami SAINT-EXUPÉRY a disparu en mer le 31 juillet, la division blindée du général LECLERC a libéré Paris le 25 août. Assailli par ces nouvelles, bonnes et mauvaises, il demande à rentrer en France, ce qui lui est refusé jusqu'au 4 novembre. Il réussit à rejoindre Paris un mois plus tard, le 6 décembre. Ses sentiments sont partagés, heureux de retrouver sa terre natale, sa famille, ses amis, consterné de constater les souffrances qui ont été les leurs,

culpabilisé d'avoir passé ces années de guerre loin des siens, en courant moins de risques. Pour certains, un exil, même passé sous un uniforme d'officier américain en activité, est perçu comme une désertion. Début janvier 1945, on lui demande d'organiser les unités de secours et de recherche sur l'Atlantique et dans les Alpes. L'US Air Force le rappelle aux États-Unis en avril, comme parachutiste d'essai, pour tester de nouveaux équipements. Il retourne en France début juillet, affecté à Saint-Germain, au quartier général de l'US Air Force en Europe.

Son emploi du temps lui permet de reprendre un cycle de conférences (notamment sur les routes aériennes à travers l'Arctique), dont plusieurs fois à la salle Pleyel, comble. Il veut faire partager ses visées polaires qui, maintenant, prennent une tournure géopolitique.

Début juillet 1945, alors qu'il se trouve aux États-Unis avec sa future épouse⁴⁶, Éliane DECRET, il est démobilisé de l'armée américaine avec le grade de capitaine.

Création des Expéditions polaires françaises

De retour en France en octobre 1946, Paul-Émile VICTOR reprend son cycle de conférences ethnographiques. Mais ses expériences de la guerre l'amènent à un autre projet, établir une base scientifique permanente sur la calotte glaciaire du Groenland. Les connaissances géologiques sur sa physiologie et sa dynamique sont encore sommaires, comme les connaissances météorologiques. Les progrès technologiques engendrés par la guerre permettent un accès plus facile, notamment avec l'emploi de véhicules à chenilles robustes, pouvant transporter les instruments nécessaires. Les expéditions antérieures, sur traîneaux à chiens, ne le permettaient pas. Ces véhicules peuvent être ravitaillés par avion, eux aussi maintenant très performants dans ces conditions extrêmes, comme les nouvelles techniques de parachutage à basse altitude (le *dropping*). Le matériel s'est aussi considérablement amélioré, que ce soient les tenues vestimentaires, les rations alimentaires et, surtout, les communications radio, désormais possibles sur la banquise.

En outre le contexte de la guerre froide fait de la maîtrise des pôles un nouvel enjeu géopolitique et géostratégique majeur.

Mais il faut en convaincre les autorités scientifiques et politiques dans une France affaiblie, qui vient de sortir de la guerre.

Fidèle à ses méthodes de communication, grâce à ses bonnes relations avec la presse malgré son absence de France durant plusieurs années, et à une presse encore plus en quête de sujets valorisant la grandeur d'une France qui renaît de ses cendres, Paul-Émile VICTOR prépare sa campagne auprès des politiciens et des autorités scientifiques. Ces dernières sont assez réticentes, non pas sur l'intérêt du projet pour le développement des sciences, même si certaines ne le perçoivent pas, mais sur la méthode employée pour convaincre. Les scientifiques sont habitués à travailler sans soutien des médias; ils s'en méfient, d'ailleurs. Quant aux responsables politiques, ils ont d'autres priorités, dans une France à reconstruire.

En janvier 1947, Paul-Émile rencontre trois jeunes explorateurs de retour du Spitzberg (Norvège) où ils ont été les premiers à atteindre ce qui est considéré alors comme son plus haut sommet, le mont Newton, 1 713



mètres. Ils sont tous membres du Club alpin français (CAF).

Ils se nomment Robert POMMIER, ancien meneur de chiens chez les chasseurs alpins, Yves VALETTE, ingénieur des ponts et chaussées et André Paul MARTIN, devenu journaliste sous le nom de plume de J.A. MARTIN. POMMIER et MARTIN sont membres de la Société des explorateurs français, que présidera Paul-Émile VICTOR l'année suivante.



De retour à Oslo, ils



avaient découvert par hasard un article de journal mentionnant la revendication terri-

toriale de la Norvège sur la terre Adélie (Antarctique), découverte par Jules DUMONT d'URVILLE en 1840, au motif que, depuis, la France n'y avait jamais remis le pied.

Cela les incite à tenter de faire une exploration en terre Adélie et d'y affirmer de nouveau la souveraineté de la France. Ils exposent leur projet à Paul-Émile VICTOR qui, d'abord réticent, craignant une forme de concurrence, y voit une opportunité, en liant des expéditions françaises en Arctique et en Antarctique. MARTIN et POMMIER craignent aussi que VICTOR aille récupérer à son seul profit leur projet⁴⁷. Mais VALETTE, plus pragmatique, arrive à les convaincre que, sans l'aide de VICTOR et de son aura médiatique, ils n'obtiendront aucun soutien. *In fine*, dans les semaines qui suivent, VICTOR rédige un *Mémoire concernant le projet préliminaire des Expéditions françaises en Arctique et Antarctique*.

L'argumentaire souligne l'importance scientifique et géopolitique des régions polaires, le retard pris par la France en ce domaine par rapport à plusieurs pays étrangers, dont les USA et l'URSS, et se conclut par des propositions scientifiques et logistiques précises.

Mais se pose la question du financement dans une France exsangue. Charles TILLON, ministre de la Reconstruction, l'encourage et lui indique que son projet, pour aboutir, doit être présenté en Conseil des ministres, mais il ne le fait pas lui-même.

André-Frank LIOTARD, son ami depuis Ankara, en 1940, lui fait rencontrer [André PHILIP](#), protestant comme lui, devenu ministre de l'Économie nationale du gouvernement RAMADIER. LIOTARD et PHILIP se sont rencontrés à Washington en 1935, puis retrouvés à Alger quand PHILIP faisait partie du gouvernement provisoire du général de GAULLE. Très intéressé par le projet, PHILIP convainc le ministre des Finances, Robert SCHUMAN, d'inscrire ce projet à l'ordre du jour du Conseil des ministres.



C'est ainsi que le 28 février 1947 sont créées les « Expéditions polaires françaises – Missions Paul-Émile Victor » (EPF). L'organisation et la direction de ses missions sont confiées à Paul-Émile VICTOR.

Chef des Expéditions polaires françaises

Paul-Émile VICTOR constitue une équipe de jeunes (le plus souvent), épris d'aventure et d'idéal, pour constituer les EPF. Ils sont vingt-sept au total, 30 % de logisticiens et 70 % de scientifiques, dont Jean MALAURIE⁴⁸, un cinéaste, SAMIVEL⁴⁹, un jeune journaliste, Georges de CAUNES⁵⁰, et toujours ses amis de longue date, Michel PEREZ et Raymond LATARJET.



Jean MALAURIE
Photo : Télérana



SAMIVEL - Photo :
Site Samivel



Georges de
CAUNES
Photo : Archetron

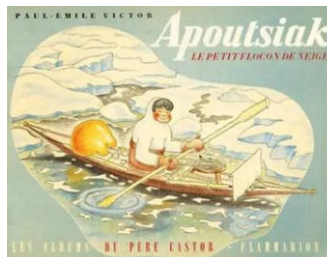
Il s'adjoint également Robert GUILLARD⁵¹, rencontré en avril 1947, durant les premiers essais français de saut en parachute en altitude. Il lui confie le soin de remettre en état pour ces expéditions polaires des chenillettes de l'armée américaine, abandonnées au camp de Fontainebleau. Les EPF appellent maintenant leur chef PEV.

Après un travail intensif de préparation de la mission, le baleinier norvégien *Force*, loué pour l'occasion, appareille de Rouen le 14 mai 1948. Il atteint le Groenland sur sa côte ouest, dans la baie de Disko le 3 juin. Les lourdes opérations de transbordement des tonnes de matériel, dont les chenillettes, durent jusqu'au 8. Puis c'est leur acheminement progressif vers l'inlandsis.

Les difficultés sont plus nombreuses que prévues. Cette expédition se réduit de fait à une campagne exploratoire. Néanmoins, elle est riche d'enseignements au plan scientifique, ce que les Danois, experts en la matière, reconnaîtront, comme au plan logistique (il faut davantage de techniciens que de scientifiques) et managérial. PEV est sans doute trop artiste et sensible pour être suffisamment dur avec la troupe assez difficile d'hommes dont il est le chef, comme le dira Robert GUILLARD.



PEV est de retour à Paris le 10 août. Il retrouve sa famille. Bien que surchargé de travail, il termine enfin le livre pour enfants commencé en Martinique, dédié à son fils, Jean-Christophe, qui fait ses premiers pas. *Apoutsiak, le petit flocon de neige* est publié aux éditions Flammarion en décembre 1948. C'est un grand succès et pour PEV, sans doute, un clin d'œil à son ami, trop tôt disparu, Antoine de SAINT-EXUPÉRY et son *Petit Prince*.



Après l'expédition au Groenland, c'est celle vers la Terre Adélie qui se prépare, baptisée TA2⁵². André-Frank LIOTARD, nommé chef de cette expédition par PEV, et Yves VALETTE l'ont préparée en allant préalablement visiter les bases étrangères, australiennes, britanniques, et rencontrer celles qui se préparent en Argentine et aux États-Unis. Une aide financière du ministère de la France d'outre-mer permet à PEV d'acheter un navire anti-mine de l'US Navy, qu'il baptise *Commandant Charcot*. Mais, conformément à un accord signé entre les EPF et la marine française, la Royale, ces deux entités doivent se partager le navire, cette dernière prenant en charge le transport de l'expédition à l'aller et au retour, comme la responsabilité de la mise à terre.

Trois cents m³ cubes de fret sont chargés à Brest en septembre 1948. Une heure après l'appareillage, un incident moteur grave nécessite de lourdes réparations. Cela retarde d'un mois et demi le départ de l'expédition. Le navire réussit néanmoins à atteindre la banquise Antarctique le 11 février 1949. Mais il est trop tard. Le pack s'avère infranchissable, malgré deux semaines d'efforts pour trouver un passage. Le *Commandant Charcot* est contraint de rentrer à Brest, où il arrive en juin 1949. Neuf mois de perdus ! C'est un fiasco mais, officiellement, on parle de « campagne préparatoire », comme pour le Groenland.

Les EPF tirent néanmoins profit de leurs déconvenues. Le 13 avril 1949, une nouvelle expédition part de Rouen pour le Groenland, avec un mois d'avance sur la précédente. PEV a tout fait pour qu'elle parte dans les meilleures conditions possibles, sinon les EPF ne s'en relèveraient pas.

Après moult difficultés, l'endroit prévu pour établir la station de recherche est atteinte le 17

juillet 1949. Elle se situe à 3 000 m d'altitude, en plein cœur de l'*inlandsis*, à 400 km des côtes est et ouest, et à 1 200 km des côtes nord et sud. La maison polaire préfabriquée où huit membres des EPF vont passer une année entière est enfouie dans la neige pour se protéger de la météo et du blizzard. La température extérieure autour de la station est de -40°C ; celle en surface peut atteindre -70°C . PEV a délégué la direction des opérations à Robert GUILLARD, qui fait construire autour de la station d'habitation les laboratoires, la centrale électrique, la soute à matériel et les puits de lancement des radio-sondes, le tout relié par 125 m de couloirs.



Ravitaillement aérien de la station polaire - 1949
— Photo : EPF.

Treize liaisons aériennes seront assurées par un *Liberator* de la Société aérienne de transports internationaux (SATI) créée par un ami de PEV, Roger LOUBRY, un ancien pilote d'Air-France, qui fait ce travail bénévolement. Elles permettent de larguer 25 tonnes de carburant, 15 de vivres et 15 de pièces de rechange. La station d'hivernage est prête à servir le 19 août. PEV et ses compagnons ont terminé leur travail ; les huit scientifiques hivernants peuvent commencer le leur. La mission a enfin, cette fois, été un vrai succès.

Rentré à Paris, PEV suit l'avancée de la mission TA3, en Antarctique, dont il a confié la direction à André-Frank LIOTARD. Parti deux semaines plus tôt que TA2, elle arrive en terre Adélie le 18 janvier 1950 et commence aussitôt l'installation de la station d'hivernage, au prix d'efforts inhumains, avec un blizzard quasi constant, des pointes de vent à 150 km/h, et une température extérieure atteignant -66°C .

À Paris, PEV assure la diffusion des résultats scientifiques des explorations, rédige de nombreux articles et reprend son cycle de conférences, qui rencontrent toujours autant de succès, dans une France qui continue à se chercher des héros.

Mais ces succès génèrent également des critiques, parfois violentes, mettant en cause ses méthodes et les compétences de l'homme que nombre de scientifiques ne reconnaissent pas comme l'un des leurs. Malgré cela, il faut trouver des moyens financiers pour assurer la pérennité des hivernages. Le 13 mars 1950, PEV obtient *in extremis* une subvention publique, permettant à la mission Groenland 50 de partir comme prévu.

Il part de nouveau rejoindre les hivernants le 1^{er} juillet. Les résultats scientifiques sont bien au rendez-vous : la gravimétrie et la physique atmosphérique pour mesurer, notamment, l'intensité de la pesanteur terrestre ; la géodésie pour déterminer la forme et les dimensions de la terre, comme établir des cartes ; les sondages géodésiques, pour déterminer l'épaisseur de l'*inlandsis* et la vitesse de propagation des ondes ; la glaciologie, qui remonte des calottes de glaces, chargées de l'histoire de la Terre ; enfin, la météorologie, dont les relevés permettent d'être intégrés dans les réseaux mondiaux d'observation.

À son retour à Paris le 10 août, PEV est encensé par la presse ; les communautés scientifiques, notamment danoises et américaines, saluent les résultats obtenus. Mais en France, ce n'est pas le cas. On reproche à PEV de ne pas être un homme des sciences « dures », bien qu'il soit ingénieur de formation. Or, pour ces missions scientifiques, c'est un organisateur très expérimenté, et c'est de cela dont on a besoin. Ces critiques ont un certain effet, son pays ne lui accorde pas de moyens nouveaux et la Royale lui retire son aide.

Très éprouvé par tout cela, PEV fait une syncope en janvier 1951. Sur les conseils de ses amis médecins, GESSAIN et LATARJET, il part se reposer à Saint-Paul-de-Vence. Il y retrouve ses amis, dont Maurice HERZOG, récemment revenu de l'Annapurna, qui en a atteint le sommet avec Louis LACHENAL le 3 juin 1950. Il fait également la connaissance de Simone SIGNORET, Yves MONTAND et Jacques PRÉVERT, qui deviendra son ami.

Il continue néanmoins à diffuser les résultats des expéditions des EPF, écrire des articles de presse, donner des conférences, et commence l'écriture d'un livre, *Polar Circus*, qui raconte les expéditions au Groenland (ce livre ne sera jamais terminé).

Découverte de la base américaine de Thulé

Mais en 1951 les EPF, l'œuvre de sa vie, sont menacées de disparition, fautes de moyens comme d'appuis scientifiques et politiques suffisants en France. Paul-Émile VICTOR se trouve contraint, en juin, de solliciter l'aide des Américains, rappelant sa binationalité, son passé d'ancien combattant et l'intérêt des USA pour poursuivre l'étude de l'*inlandsis* groenlandais. Dans un premier temps, il n'obtient qu'une réponse d'attente. Puis, fin 1951, il est sollicité par l'US Air Force pour une mission au Groenland, avec réintégration dans son grade d'officier de réserve.

Les USA ont en effet signé avec le Danemark, le 27 avril 1951 un accord sur la défense commune du Groenland, les autorisant à agrandir leurs bases déjà implantées, dont celle de Thulé. Dans le contexte d'alors de guerre froide, l'Arctique est devenu un enjeu géostratégique majeur : un missile balistique lancée d'URSS passant au plus court par le pôle Nord ne mettrait que vingt minutes à atteindre sa cible aux USA.

Or la banquise permanente ou dérivante empêche les Américains d'acheminer par voie maritime les imposants matériels nécessaires à l'agrandissement de ces bases. Il leur faut construire une route à travers l'*indlansis*. Et, pour cela, ils ont besoin d'un expert ; PEV est l'homme de la situation. Pour lui, à ce moment-là, c'est la seule possibilité de relancer les EPF, avec quelques compagnons, comme de se repositionner positivement, à titre personnel.

La base de Thulé, au nord-ouest du Groenland, au bord de la mer de Baffin, n'était antérieurement qu'une modeste station météorologique, dotée d'un petit aérodrome, tenue par une vingtaine de civils danois et américains. En 1952, une piste de trois kilomètres commence à être aménagée pour permettre l'accueil d'avions porteurs de l'arme nucléaire.

Seuls quelques Français connaissent alors l'existence de cette base secrète, dont Jean MALAURIE, ancien géographe des missions Groenland 1948 et 1949. Il avait ensuite quitté les EPF pour mener des missions d'ethnologue dans le Grand-Nord, plus spécialement dans le village esquimau de Thulé, où il était parti hiverner en

1950-1951. Il était bien placé pour constater l'invasion américaine, au détriment des populations autochtones. Deux radars de 8 000 tonnes chacun devaient y être implantés, avec tous les équipements techniques et d'hébergement nécessaires pour le fonctionnement de la base.

Février 1952, PEV est nommé *technical director*, conseiller technique spécial pour le Groenland. Il signe son engagement avec les Américains. Le 23 mars, il débarque sur la *super secret base* : « Lui, l'artisan, découvre un monde polaire à l'échelle industrielle »⁵⁶. Il découvre que les Américains ont décidé de construire une route à travers l'*inlandsis* qu'après avoir étudié les rapports des EPF et de PEV, car les « autorités compétentes américaines » considéraient le projet impossible à réaliser. En un mois, il dresse l'état des lieux et conclut que, pour mener à bien une telle expédition, il a besoin de constituer sa propre équipe. Les Américains acceptent.

PEV exulte. Alors qu'à Paris l'avenir des EPF semblait très compromis, cette mission lui permet de se relancer, avec quelques anciens des EPF qui auront ainsi un salaire doublé. Mieux encore, les résultats scientifiques de l'expédition reviendront aux EPF, enrichissant encore leurs expériences. Toute l'équipe se rejoint à Thulé et l'expédition commence son travail d'exploration le 22 juillet 1952. Elle y revient, mission accomplie, début septembre. Le bilan est excellent ; des sondages sismiques ont été effectués sur 3 000 km. PEV quitte Thulé le 1^{er} septembre ; il écrit ensuite un livre technique et scientifique sur *l'Ice cap (la calotte glaciaire)*, qui aura une très grande importance dans de nombreux domaines et sera le couronnement de ses dix années passées à l'étude du Groenland.

Fin 1954, il retourne aux États-Unis, pour, notamment, rencontrer des chirurgiens cardiaques capables d'opérer son fils Jean-Christophe, porteur d'une grave malformation, inopérable en France. À Washington, il prend contact avec la *National Geographic Society* pour préparer des projets de coopération, rencontre son ami Jacques-Yves COUSTEAU venu y donner une conférence. Il s'engage lui aussi dans une nouvelle série de conférences, pendant deux mois et demi, aux quatre coins du Canada et des États-Unis.

Il signe un nouveau contrat de conseiller spécial

pour le Groenland avec le *Snow Ice and Permafrost Research Establishment*⁵⁷, qui publie en 1955 son ouvrage, *The Ice Geography of Groenland*, synthèse de tous ses travaux avec les EPF et les Américains depuis 1952.

Ses attaches avec les USA feront l'objet de critiques en France, notamment par la presse communiste et certains de ses collègues, parfois jaloux de ses succès. Mais, compte tenu du faible soutien apporté aux EPF par les autorités françaises, c'est pour Paul-Émile VICTOR une question de survie. Il en sort finalement gagnant : cette collaboration avec l'armée américaine offre à la France une reconnaissance internationale, ses méthodes scientifiques et logistiques sont reconnues au plan international. *In fine*, le ministère des Finances et le CNRS accordent aux Expéditions polaires françaises un statut plus solide et un financement régulier, faisant taire par ailleurs les critiques souvent excessives de ses détracteurs.

Vers l'Antarctique et d'autres horizons, d'autres rêves, rêves brisés ou réalisés

Le 1^{er} juillet 1955, PEV est nommé président du sous-comité antarctique de l'Année géophysique internationale (AGI). Il est chargé de coordonner les expéditions antarctiques des différentes nations participantes et l'ensemble de la logistique est confiée aux EPF, dotée déjà de huit années d'expérience, ainsi officiellement reconnue. C'est pour PEV l'occasion de se rendre personnellement pour la première fois sur le grand continent blanc, car il avait délégué toutes les missions précédentes à André-Frank LIOTARD, Robert GUILLARD et d'autres.

En mars 1956, après le grand succès médiatique qu'a reçu un article qu'il a publié dans le *The National Geographic Society Magazine*, il donne deux conférences au *Constitution Hall* de Washington, chaque fois devant trois mille personnes ; grand succès !

Il entreprend ensuite de réaliser l'un de ses nombreux rêves, effectuer un vol circumterrestre par les deux pôles, pour effectuer un certain nombre d'observations scientifiques comparatives. Son ami Maurice HERZOG participe au projet, comme Roger LOUBRY, le pilo-

te d'avion qui l'avait déjà aidé au Groenland en 1948. Ce serait aussi une première aéronautique, un exploit polaire et une démonstration du potentiel aéronautique français.

Il se démène pour obtenir toutes les autorisations nécessaires, auprès du ministère chargé de la Défense comme auprès de Gaston ROUX, directeur général de la Jeunesse et des Sports. Il trouve un avion, un budget de 40 millions, mais, au dernier moment, ce rêve s'écroule, les autorités américaines prétendant ne pouvoir tenir leurs engagements du fait d'une pénurie de pétrole sur la base aérienne de McMurdo, une escale indispensable sur le parcours.



Maurice HERZOG, Paul-Émile VICTOR et Jacques-Yves COUSTEAU, dans la cabane que PEV a aménagé à Saint-Léger-en-Yvelines - Photo publiée dans Paris-Match du 20 au 26/12/2012, n° 3318, après le décès de Maurice HERZOG

Durant l'été 1958, le général de GAULLE, alors président du Conseil des ministres d'une IV^{ème} République finissante, propose à Paul-Émile VICTOR d'occuper une fonction ministérielle⁵⁸, pour la Jeunesse et les Sports. Mais PEV décline l'offre et conseille Maurice HERZOG⁵⁹, un ancien Éclaireur de France, comme lui. André MALRAUX suggéra également le nom du vainqueur de l'Annapurna. Maurice HERZOG sera nommé haut-commissaire à la Jeunesse et aux sports le 28 septembre 1958.

Le 11 décembre 1958, lors d'un vol vers la terre-Adélie, PEV fait escale à Bora-Bora, puis Papeete. Il découvre enfin la Polynésie, son rêve d'enfance. Il y reste quinze jours, y retrouve des amis, s'en fait d'autres, et se convainc que c'est bien là qu'il veut être : « *C'est ici que je veux venir. Ici je pourrai encore, de nouveau, produire, créer, vivre* » écrira-t-il dans son Journal, le 13 décembre 1958.

De retour à Paris en février 1959, son épouse Éliane, lassée notamment de ses voyages incessants, lui fait part de son intention de divorcer.

Leur couple bat de l'aile depuis fort longtemps et il en souffre beaucoup. Après plusieurs mois de cohabitation forcée, PEV achète une péniche, le *Prévoyant*, qu'il fait amarrer au pont de Puteaux, à Neuilly-sur-Seine.

Quant aux Établissements Victor, à Lons-le-Saulnier, où il se rend en mars pour une visite éclair, ils sont en grandes difficultés; leur faillite sera prononcée quelques mois plus tard.

En avril, PEV repart pour un séjour de cinq mois au Groenland, un refuge, sans doute.

En novembre, il participe à Buenos-Aires au Symposium du *Scientific Comitee on Antarctic Research* (SCAR), qui débouche, le 1^{er} décembre, sur la signature du premier traité de l'Antarctique. Les pays qui y sont actifs s'engagent à n'y faire que de la recherche scientifique, excluant toute utilisation militaire ou politique. Ce traité entrera en vigueur le 23 juin 1961.

Une autre excellente nouvelle lui parvient: le général de GAULLE, qui a pris ses fonctions de Président de la République en janvier 1959, lui écrit par une lettre du 29 janvier qu'il l'assure, lui et tous ses collaborateurs qui œuvrent « *au service de la France* », de tout son soutien. Le gouvernement rend permanentes les expéditions en terre-Adélie et assure ainsi la pérennité des EPF. C'est l'aboutissement d'un projet porté à bout de bras, contre vents et marées, depuis des années.

Poursuivant toujours inlassablement ses circuits de conférences, avec un succès jamais démenti, « *aux yeux des médias, il est l'incarnation même des pôles – comme Jacques-Yves COUSTEAU est celle des océans et Haroun TAZIEFF celle des volcans*⁶⁰ ».

En juin 1960, PEV, toujours ethnologue, est de retour à Tahiti, avec un projet ambitieux, créer un centre d'études polynésiennes, partant du constat que la Polynésie française, confrontée à de profonds et rapides changements, voit progressivement disparaître ses structures traditionnelles. Il faut préserver son riche patrimoine, avant qu'il n'ait disparu. Il obtient le soutien de Jacques SOUSTELLE, ministre délégué chargé de la France d'outre-mer, également ethnologue spécialiste des civilisations précolombiennes, comme de Raymond MARTINET, directeur du budget. Reçu le mois précédent par le général de GAULLE, il a reçu un

« *avis favorable de principe* ». En août, il présente le projet devant la commission permanente de l'Assemblée territoriale de Polynésie, qu'il convainc aisément.

Mais ce projet n'aboutit pas, se heurtant à d'autres priorités gouvernementales de l'époque, notamment la création d'un site d'expériences nucléaires en Polynésie française.

Fort heureusement, un grand succès littéraire clôt ces années, parfois difficiles: la publication chez Julliard en novembre 1961 de *La Voie lactée*, sans doute son œuvre de maturité. Il y raconte les épisodes importants de sa vie, parfois dramatique; il présente ce qu'il a appris de l'existence et la philosophie qu'il en a tirée. Le *Figaro littéraire* écrira: « *La Voie lactée est à Paul-Émile VICTOR ce que Terre des hommes est à SAINT-EXUPÉRY* ». PEV est comblé.

En juillet 1962, il est fait officier de la Légion d'honneur.

Un pionnier de l'écologie

Colette FAURE de la VAULX, une jeune hôtesse de l'air rencontrée lors d'un voyage à Tahiti en 1961, qui deviendra sa seconde épouse en 1965⁶¹, lui fait découvrir un ouvrage, publié en septembre 1962 aux États-Unis, de Rachel CARSON, biologiste de formation, *Silent Spring* (Printemps silencieux). L'auteure y dénonce l'usage des pesticides et souligne l'importance, pour l'Homme et son avenir, de préserver la nature. Ce livre rencontra un grand succès et fut vendu à plus de deux millions d'exemplaires dans le monde.

A priori d'abord un peu sceptique, PEV est rapidement convaincu que l'humanité court au désastre si elle continue à suivre le modèle mis en place aux USA. Cette lecture l'incite à s'interroger sur ses propres contradictions, le scout épris de nature mais l'explorateur conquérant, qui n'a pas ménagé l'usage des moyens aériens et mécanisés, gros consommateurs d'énergies fossiles, pour arriver à ses fins.

Pragmatique, PEV veut concrétiser son nouvel engagement pour une conscience écologique au service de l'Homme. Il rejoint l'équipe de Maurice HERZOG, qui a confié à Jean BOROTRA la coordination de la rédaction d'un *Essai de doctrine du sport*⁶².

Paul-Émile VICTOR assure également la présidence de la Commission des loisirs et des sports de [plein air](#) ; elle publiera en juin 1964 *De l'air...pour vivre*, dressant un bilan de la nature en France et faisant émerger une nouvelle préoccupation des Français, la qualité de la vie.

Mais il faut aller plus loin, alerter chacun, créer une opinion publique agissante. En homme de médias, il imagine des émissions de radio et surtout de télévision. Il en propose une en mars 1970 à Pierre DESGRAUPES, alors directeur de l'information de l'Office de radiodiffusion-télévision française (ORTF), sans succès toutefois, ce qui est peut-être caractéristique de l'ambiance consumériste et insouciant de l'époque.

PEV reprend alors le cycle de ses conférences. Il se lie d'amitié avec Serge ANTOINE, haut-fonctionnaire de la Cour des comptes, qui contribuera à la création du ministère de la Protection de la nature et de l'Environnement, premier ministère de ce type, confié à Robert POUJADE le 7 janvier 1971, dans le gouvernement de Jacques CHABAN-DELMAS.

Peu à peu, les questions d'environnement et de pollution deviennent d'actualité. L'assemblée des six pays de la Communauté européenne de l'époque (Allemagne, France, Italie, Pays-Bas, Belgique et Luxembourg) adopte des mesures législatives en introduisant la notion de « pollueur-payeur ».

Le 25 janvier 1972, Paul-Émile VICTOR intervient sur l'environnement à Strasbourg, devant le Conseil de l'Europe. Il y retrouve Jacques-Yves COUSTEAU et discute longuement avec lui de l'avenir du monde. Il décide de créer une association. Il s'associe avec la société Berger SA pour la Fondation pour la sauvegarde de la nature - Fondation Berger (FONAT) et obtient que chaque numéro de la revue *Air France Atlas*, distribuée à 150 000 exemplaires dans tous les avions de la compagnie, présente une page entière consacrée à la fondation.

La FONAT disposant de suffisant de moyens financiers grâce à la société Berger, une campagne d'affichage est lancée dans le métro parisien.

Avec l'aide de plusieurs chaînes de radio, elle organise d'avril à octobre 1972 la tournée d'une caravane dans des villes et villages de 40 départements, récompensant celles qui ont fait les plus gros efforts pour la protection de la nature ou l'assainissement des plages.

Mais la FONAT a commis l'erreur d'investir tout son budget dans cette campagne, sans prévoir un plan d'action pour la suite, et Berger SA ne veut ou ne peut financer davantage. Leurs relations seront rompues en juillet 1973.

Cela ne décourage pas pour autant PEV. Il fait la connaissance du journaliste et producteur de télévision, chroniqueur pour les émissions animalières, Allain BOUGRAIN-DUBOURG. Il soutient son travail.

PEV ne veut pas être le seul porteur d'un projet de défense de l'écologie. En 1974, avec l'aviatrice Jacqueline AURIOL (qui succédera à l'alpiniste Maurice HERZOG), l'océanologue Jacques-Yves COUSTEAU, le volcanologue Haroun TAZIEFF, les médecins Alain BOMBARD et Jacques DEBAT et le physicien Louis LEPRINCE-RINGUET, il crée le « Groupe Paul-Émile Victor pour la défense de l'homme et de son environnement ».



Alain BOMBARD, Jacques DEBAT, Jacqueline AURIOL, Paul-Émile VICTOR, Louis LEPRINCE-RINGUET, Haroun TAZIEFF, Jacques-Yves COUSTEAU, lors d'une réunion du Groupe pour la défense de l'homme et de son environnement - Photo : Fonds de dotation Paul-Émile Victor/Archives nationales

Les travaux de ce groupe fourniront à PEV la matière de son livre publié en 1979 chez Nathan, *Jusqu'au cou... et comment s'en sortir*, où il aborde ce que l'on appelle maintenant le développement durable.

Ce groupe lance en septembre 1975 une grande campagne pour alerter la population sur la qualité de l'eau et la précarité de cette ressource. Campagne prémonitoire, l'été suivant sera marqué par une sécheresse mémorable. L'agence de publicité Havas, qui la finance, lui a donné le nom de « S EAU S ». Le 1^{er} octobre, une véritable caravane s'élance pour visiter en un mois quinze villes de France.

Sous un chapiteau de 400 places dressé chaque matin, Allain BOUGRAIN-DUBOURG donne l'après-midi des conférences devant des enfants et des jeunes d'établissements scolaires et PEV intervient le soir dans une salle toujours comble. Il réussit à obtenir d'industriels des fonds pour soutenir ses actions. Une seconde tournée « S EAU S » aura lieu en 1978.

En 1975 PEV intègre également, au ministère de l'Environnement, une commission de travail pour la création d'une agence de récupération des déchets.

Début 1976, les ministères chargés de l'Agriculture, de l'Industrie, de la Qualité de la vie, du Tourisme approuvent un projet de régénération du capital forestier français proposé par le groupe.

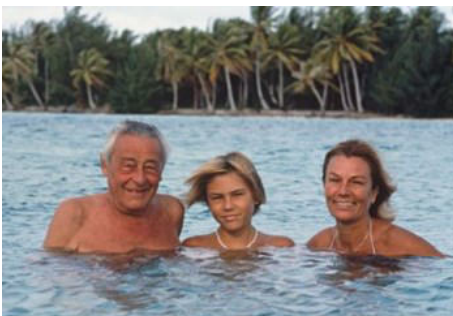
Mais, progressivement, les difficultés financières s'accumulent pour le Groupe PEV pour et la question du développement des centrales nucléaires, intensifié sous la présidence de Valéry GISCARD d'ESTAING, divise ses membres. Cela conduit à son éclatement fin 1979. Pour rembourser des dettes de son groupe, PEV sera contraint, en 1982, de vendre aux enchères une partie de sa bibliothèque polaire, 280 livres, des manuscrits et des objets rapportés de ses expéditions polaires. Le Groupe Paul-Émile Victor pour la défense de l'homme et de son environnement tiendra son dernier conseil d'administration en octobre 1984, puis s'éteindra discrètement.

Retraite très active en Polynésie, ou à partir de la Polynésie

Le Motu Tane

Au début des années 1960, Colette, la seconde épouse de PEV, a pu acquérir⁶³ un îlot sauvage à Bora-Bora, le *Motu Tane*, où ils ont pu construire une habitation, réalisant ainsi leur rêve. Ils y vont dès qu'ils le peuvent. À partir de 1977, ils s'y installent à demeure avec leur fils Teva, même si les nombreuses activités de PEV l'amènent à revenir fréquemment en métropole, ou à l'étranger.

Paul-Émile Victor, son fils Teva et sa femme Colette - Photo : Radio-France.



L'aménagement de l'habitation et de l'îlot est essentiellement le travail de Colette, parfois aidée de quelques Tahitiens. PEV, déjà âgé de 70 ans, 26 de plus que son épouse, consacre l'essentiel de son temps à écrire des articles ou des livres, dessiner, rédiger ses mémoires, répondre à son abondant courrier et recevoir les personnalités scientifiques et politiques de passage à Tahiti, qui ne manquent pas de venir le saluer, comme le Président François MITTERRAND le 17 mai 1990, accompagné de son épouse et de plusieurs ministres.



Photo : Daniel JANIN - AFP.

Anniversaire aux pôles Nord et Sud

Sa soif d'exploration ne le quitte pas. Pour fêter ses 80 ans, il retourne en février 1987 en terre Adélie, accompagné de son fils Teva, 15 ans, et de trois étudiants français vainqueurs d'un concours organisé par les Explorations Polaires Françaises et le journal *Sciences et Vie*. Puis, le 5 mai, malgré une côte cassée, il pose pour la première fois le pied au pôle Nord, avec l'expédition en ULM organisée par Nicolas HULOT et Hubert de CHEVIGNY.

Bien que frappé d'un accident vasculaire cérébral en 1988, à Bora-Bora, AVC qui le paralyse à moitié, il arrivera à récupérer en grande partie.

Le musée polaire de Prémanon

PEV contribue à la création d'un musée polaire à Prémanon (Jura) - le département de son enfance - qui est inauguré le 14 janvier 1989, avec une très bonne couverture médiatique : un duplex organisé par Radio France Outre-mer (RFO) avec PEV contraint, pour des raisons de santé, de demeurer en Polynésie, Nicolas HULOT animant son émission *Antipodes* au sein du musée et TF1 diffusant deux émissions en direct.

La création de ce musée est l'aboutissement d'une longue histoire. Elle avait commencé en 1958. Pierre MARC, un jeune homme de 19 ans à l'époque, avait adressé à PEV le récit de son raid de trois semaines, en Vespa, en Laponie, et de son long séjour chez les éleveurs de rennes du Cap Nord. Il voulait candidater pour les EPF mais, n'étant pas de formation scientifique, PEV ne le retint pas. Pas découragé pour autant, Pierre MARC s'inscrit alors aux cours d'ethnologie arctique de Jean MALAURIE, repart plusieurs fois en Laponie et, comme l'avait

fait PEV au Groenland, vit plusieurs mois en immersion dans une famille d'éleveurs de rennes. Fin 1970, il termine un film sur la vie et l'évolution des derniers nomades du Grand Nord européen. Le directeur de *Connaissances du Monde*⁶⁰ lui donne la possibilité de le présenter cinq fois, salle Pleyel, mais il manque de notoriété médiatique. Pierre MARC obtient de PEV qu'il apparaisse en introduction du film et préface son livre, ce qui apporte le succès à son entreprise.

En 1972, Pierre MARC ramène de Laponie quelques rennes et y développe un élevage, ouvert au public, la Vallée des Rennes, dans le Haut-Jura. Le succès est immédiat : 17 000 visiteurs le premier hiver. Il y crée une fête polaire en 1977, où PEV est l'invité d'honneur, avec promenades en traîneaux, courses de chiens, etc. PEV participe activement à l'animation de la fête de son ami. Il y revient en 1981 avec ses trois premiers enfants et fait livrer trois de ses anciens traîneaux, ceux de ses premières expéditions, qu'il expose en pleine neige en racontant aux nombreux visiteurs leur histoire.

En février 1987, Pierre MARC propose à PEV de coupler à la Vallée des Rennes un musée polaire, un des rêves que ce dernier n'avait pu encore réaliser. Il accepte mais, pris par d'autres projets, il conseille à son ami de s'adresser au glaciologue Claude LORIUS, le président des EPF de l'époque. Un comité d'encouragement se constitue, avec des hommes politiques, comme le Franc-Comtois Edgar FAURE, alors président du Conseil régional, et de jeunes aventuriers qui deviendront rapidement très connus, Jean-Louis ÉTIENNE ou Nicolas HULOT. Cela ne se passe toutefois pas sans résistance technocratique d'anciens des EPF qui voient en PEV plus un écrivain et un homme de médias qu'un explorateur. À force d'efforts et d'obstination, PEV et Pierre MARC



De gauche à droite : Stéphane, Jean-Christophe et Daphné, le meneur de chiens et PEV –

Prémanon, février 1981 - Photo : famille VICTOR.

Mais, cinq ans plus tard, les règles environnementales du Parc naturel régional du Haut-Jura remettent en question la Vallée des Rennes et le musée qui lui est annexé. La Vallée des Rennes disparaîtra mais, sous l'impulsion des enfants de PEV, une nouvelle association gestionnaire du lieu sera créée, rebaptisée Centre polaire Paul-Émile VICTOR puis, en 2016, le musée sera intégré dans l'Espace des mondes polaires Paul-Émile VICTOR (ensemble avec musée, patinoire, bistro polaire, activités d'animation, etc.).

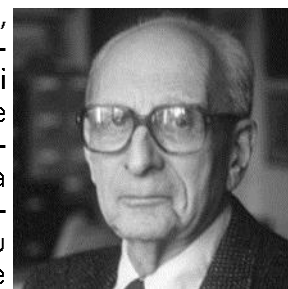
La reconnaissance tardive d'un ethnologue

Fin octobre 1989, PEV réussit à publier les résultats de ses travaux ethnographiques menés au Groenland dans les années 1930 sous le titre *La civilisation du phoque* (2 tomes), coécrit avec Joëlle ROBERT-LAMBLIN⁶⁴. Cet ouvrage est salué par les milieux scientifiques, reconnaissance bien tardive, qui s'explique par les conséquences de la guerre.

En septembre 1939, mobilisé et affecté à Stockholm, PEV avait confié des malles entières de documents, livres et photos, objets eskimos, à Robert GESSAIN, qu'il ne retrouve que fin 1944. Absorbé alors par la création des Expéditions polaires françaises (EPF), PEV délaisse momentanément les sciences humaines, alors que GESSAIN continue à s'y investir totalement, notamment auprès d'Indiens du Mexique, en Afrique et de nouveau au Groenland.

Dès 1945 mais surtout une fois à la retraite des EPF, en 1976, PEV a cherché à récupérer ses documents afin de faire connaître ses travaux. En vain, ce n'est qu'après le décès de GESSAIN, en avril 1986, qu'il réussira à retrouver ses archives, résultats de deux années de travail acharné au Groenland. Après leur exploitation, PEV les confiera au musée de l'Homme.

À l'occasion de l'inauguration d'une exposition au musée de l'Homme en décembre 1989, Claude LEVI-STRAUSS, célèbre anthropologue-ethnologue et lui aussi ancien directeur de ce musée⁶⁵, le félicitera vivement pour ce travail. Cela le touchera profondément car, faute d'avoir eu connaissance plus tôt de ce travail, car non publié, l'illustre savant avait refusé de préfacier *La civilisation du phoque*. À plus de 80 ans, Paul-Émile VICTOR est enfin reconnu comme un ethnologue, la perte de ces documents pendant cinquante ans l'ayant empêché de prouver qu'il l'était.



Claude LEVI-STRAUSS
Photo : socioligieac.net

PEV avait constaté que l'artisanat des Inuits leur avait permis de vivre. Il veut transposer la démarche en Polynésie. Combinant plusieurs projets anciens à caractères touristiques, écologiques et artistiques, il présente en avril 1991 l'idée au maire de Bora Bora, enthousiaste, et, grâce à ses relations, obtient le soutien de Jacques LANG, ministre de la Culture, comme de Lionel JOSPIN, ministre de l'Éducation nationale. Ce dernier détache sur place un sculpteur, professeur-animateur. Le 1^{er} octobre, l'atelier d'art commence à fonctionner. Un jumelage artistique est mis en place avec la commune de Saint-Paul-de-Vence en vue d'une exposition qui aura lieu au cours de l'été 1993. Neuf artistes polynésiens feront le voyage.

Mais un drame a lieu deux mois après l'ouverture de cet atelier. Le 9 décembre 1991, le cyclone Wasa, l'un des plus intenses cyclones tropicaux qu'ait connu la Polynésie, s'abat pendant deux jours sur Bora Bora. Avec des vents de plus de 200 km/h, rien ne lui résiste ; les farés explosent, les arbres sont arrachés ; un des farés en dur, sert de refuge à Paul-Émile VICTOR, Colette et Teva, qui ne sont pas blessés. Néanmoins tout est détruit, pas un mètre n'a été épargné, c'est la désolation. Un hélicoptère les repère ; le haut-commissaire de la République propose à PEV une évacuation à Papeete pour vérifier son état de santé (il a plus de 84 ans). Là, il se démène avec son imposant carnet d'adresse pour obtenir de l'aide pour la Polynésie. Sa lettre à François MITTERRAND croise celle que le Président de la République lui a adressée. La Marine et l'Armée de l'air envoient de l'aide. Ses amis, dont COUSTEAU, HERZOG et Roger FRISON-ROCHE interviennent dans les médias ; Eliane, sa première épouse, mobilise la télévision et la presse. Stéphane VICTOR arrive opportunément sur place pour les aider, autant matériellement que moralement. Puis, en juillet 1992, ce sera le tour de la famille élargie aux autres enfants, petits-enfants et des amis, qui viendront aider Colette à reconstruire le motu. Paul-Émile n'en a plus la force et a beaucoup plus de mal qu'elle à se remettre de cette catastrophe.

Il avait préparé son décès depuis les années 1980 ; il avait réalisé un faire-part humoristique, illustré d'un petit dessin de bonhomme polaire s'envolant de son îlot et faisant un petit coucou à Colette et Teva. Soucieux de causer le moins de soucis possible à son épouse pour sa sépulture, il avait souhaité être immergé en haute mer en tant qu'officier de marine. Ce rite funéraire jadis réservé aux marins du Roy mort glorieusement au combat n'avait plus

cours, mais son aura lui a permis d'obtenir une dérogation en janvier 1992, « lorsque le moment viendra ».

Il s'éteint peu à peu et meurt sur le Motu Tane, le 7 mars 1995, à l'âge de 87 ans. Selon ses dernières volontés, sa dépouille étant transportée par le *Dumont d'Urville*, navire bien nommé⁶⁶, opportunément de passage en Polynésie, il est immergé en haute mer avec les hommages de la Marine nationale.



Photo : Fonds de dotation PEV.

Michel CHAUVEAU

Inspecteur principal de la jeunesse
et des sports honoraire

Avec l'aimable relecture et validation de

Mme Daphné VICTOR

Œuvre écrite et filmographie

Paul-Émile Victor est l'auteur d'une soixantaine d'ouvrages scientifiques, techniques, de vulgarisation, d'aventures et de dessins, certains publiés après son décès, et de très nombreuses revues et articles. Poussé par le cinéaste René CLAIR à candidater à l'Académie française, en 1972, au fauteuil de Louis ARMAND⁶⁷, décédé le 30 août précédent, il n'obtint que quinze voix, sur les seize nécessaires. Il candidatera une seconde fois, sans plus de succès. Malchanceux dans ses deux candidatures, il recevra néanmoins de l'Académie le prix Jean Walter pour l'ensemble de son œuvre, récompensant des œuvres historiques et sociologiques. Il a collaboré ou a été le sujet de huit films ou documentaires.

Hommages et décorations

Le nom de Paul-Émile Victor a été attribué à une quinzaine de rues ou voies, une trentaine d'établissements scolaires, une dizaine de MJC ou centres sportifs.

Des promotions de cinq écoles supérieures portent également son nom.

Paul-Émile VICTOR, chevalier de la Légion d'honneur le 1^{er} janvier 1953, a été progressivement élevé jusqu'au grade de Grand-Croix, le 1^{er} janvier 1993. Commandeur de l'ordre du mérite sportif (1958), il était également titulaire de plusieurs décorations étrangères, souvent scientifiques, du Danemark, de Grande-Bretagne, d'Écosse et d'URSS. Il accepta de devenir en 1960 Satrape du Collège de 'Pataphysique, inventé au XIX^e siècle par Alfred JARRY, forme de pied-de-nez aux scientifiques qui ne le reconnaissaient pas comme l'un des leurs.

Fonds de dotation Paul-Émile VICTOR

C'est pour pérenniser sa mémoire, son œuvre, ses convictions et ses valeurs que ses quatre enfants ont créé en novembre 2013 un [fonds de dotation Paul-Émile-Victor](#). À but non lucratif et reconnu d'intérêt général, le "Fonds PEV" se donne pour objectif de réaliser, soutenir ou participer à des projets et/ou infrastructures portant recherche ou transmission culturelle, scientifique ou autre, dans un esprit compatible avec les valeurs de l'explorateur.

Sources (principalement)

- Daphné Victor et Stéphane Dugast, *Paul-Émile Victor. J'ai toujours vécu demain (biographie)*, Éditions Robert Laffont, 2015, 480 p. (ISBN 978-2-221-13071-1 et 2-221-13071-5) et Seuil, Points Aventure, 2017, 592 p., (ISBN 9782757862773).
- Jean-Pierre BOUCHOUT, Du plein air aux sports de nature – Fiche de « [Repères historiques](#) », notamment p. 3, sq.
- Marion Philippe, *Coopérer pour développer l'accès des sports de plein air à la jeunesse populaire ? : étude des relations entre les pouvoirs publics et les associations de tourisme sportif (1944-1996)* – [Thèse](#) de janvier 2022 – Accessible en ligne dans HAL, open science – Notamment p. 233, sq.
- Stéphane Dugast, Stéphane Niveau, Laurent Seigneur et François FLEURY *Paul-Émile Victor, la soif d'aventure (Tome 1); L'or du Groenland (Tome 2) – Bande dessinée (Tomes 3 et 4 à paraître)* – Les Éditions du Sékoya.
- [Sa vie](#), Biographie de Paul-Émile Victor sur le site du Fonds de dotation.
- *Paul-Émile Victor*. Article dans *l'Encyclopaedia universalis*.
- *Paul-Émile Victor*. [Biographie](#), sur le site *Scoutopédia*, l'encyclopédie en ligne du scoutisme.
- *Paul-Émile Victor. Explorateur polaire, scientifique, ethnologue, écrivain*. [Biographie](#), sur le site Futura.
- *Paul-Émile Victor*. Wikipédia
- Michel HELUWAERT, *Jeunesse & Sports (1936-1986), un service d'État du militantisme à la gestion*, [thèse](#) de doctorat en science politique, université de Montpellier I – 18 juin 2009.

Notes de bas de page

¹ À la suite d'une mauvaise interprétation de son identité par un de ses collègues de service militaire, Henry LÉON, en 1929.

² La renaissance culturelle tchèque s'exprime de 1848 à 1918 au sein de l'empire d'Autriche.

³ Mouvement de scoutisme laïque créé en 1911, acceptant les jeunes de toutes confessions.

⁴ « *Le scoutisme a marqué toute ma vie et m'a aidé à la réussir. Aujourd'hui encore, à 83 ans, je réalise fréquemment à quel point je suis resté scout* », écrira-t-il en 1990 dans une revue de scoutisme.

⁵ Il évoquera cet épisode de sa vie dans son livre de souvenirs d'enfance et de jeunesse couvrant la période de 1914 à 1937, *La Mansarde*, publié en 1981 chez Stock.

⁶ De la famille KERGOMARD, de la bourgeoisie protestante, seront issus de nombreux éducateurs, dont Pauline KERGOMARD, fondatrice de l'école maternelle, et de nombreux cadres du scoutisme. Cf. l'article de Nicolas PALLUAU, *Le destin socioéducatif des héritiers Kergomard (1914-1983)* :

https://revues.droz.org/RHP/article/view/RHP_6.4_499-525/html

⁷ Il a pour instructeur et ami Claude de CAMBRONNE.

⁸ Ce sont les fils d'André LATARJET, professeur d'anatomie et de physiologie. Il fut créateur en 1920, avec Georges DEMENÏ, de l'Institut lyonnais d'éducation physique, qui deviendra un des premiers Instituts régionaux d'éducation physique (IREP), en 1928, après celui créé à Bordeaux par le Dr Philippe TISSIÉ.

⁹ Jean-Baptiste CHARCOT (1862-1936), fils du professeur de neurologie Jean-Martin CHARCOT, fut médecin, officier de marine, chercheur, explorateur, champion de France de rugby en 1898, double médaillé en voile aux Jeux olympiques de Paris en 1900, président du Yacht-Club de France. Avec le lieutenant de vaisseau Nicolas BENOÎT, il est cofondateur des Éclaireurs de France en 1911 ; il en sera le premier président. C'était un scientifique fortuné, ce qui lui permettait d'être désintéressé et moins attaché que Paul-Émile VICTOR à la médiatisation de ses expéditions.

¹⁰ Terme issu du colonialisme utilisé depuis la fin du XVIII^e siècle pour désigner les populations de l'arctique, remplacé depuis 1970 par les termes d'Inuits ou de Yupiks pour des populations d'Alaska. Selon certaines sources, ce terme signifierait mangeur de viande crue.

¹¹ Le commandant CHARCOT fut propriétaire de plusieurs bateaux. Il en appela certains *Pourquoi-Pas ?*,

faisant ainsi référence à sa réplique habituelle quand, étant enfant, des adultes doutait de la faisabilité de projets qu'il imaginait. Le trois-mâts de l'expédition était le quatrième du nom.

¹² Appelé Tasiilaq depuis 1997.

¹³ Il sera professeur au Muséum national d'Histoire naturelle et deviendra directeur du musée de l'Homme en 1968, puis directeur honoraire à partir de 1972.

¹⁴ Qui le qualifiera de « *poète actif* », à l'instar d'Arthur RIMBAUD- Voir la dernière page de la biographie de Paul-Émile VICTOR sur le site de sa fondation.

¹⁵ Terme choisi par LAZAREFF pour des considérations « publicitaires ». Le Groenland est une terre ferme, certes très largement recouverte de glace, mais n'est pas une banquise. CHARCOT craint que cela discrédite la mission auprès des milieux scientifiques.

¹⁶ Radio créée en 1923, sabordée lors de l'invasion allemande de 1940.

¹⁷ Avec Henri LHOPE, *Aigle volant* pour les Éclaireurs de France, qui a traversé seul le Sahara à dos de chameau en 1934. Une troisième grande figure d'explorateurs pour les Éclaireurs de France sera Alain GERBAULT, né trop tôt pour en être, mais qui sera un modèle pour nombre d'entre eux. Il avait relié en solitaire à la voile Gibraltar à New-York en 1923.

¹⁸ En hommage à la Révolution de 1789.

¹⁹ Inaugurant ainsi les conférences *Connaissances du Monde*, organisation de conférences filmées (un film présenté par son auteur), créée par Camille KIEGSEN. De grands noms de l'exploration et de l'aventure vinrent ensuite y raconter leurs voyages, comme Jacques-Yves COUSTEAU, Maurice HERZOG, Louis LACHENAL, Haroun TAZIEFF, Alain BOMBARD, etc. La marque fut déposée en 1949.

²⁰ Martin Alexander LINDSAY (1905-1981), officier, géomètre, explorateur homme politique et écrivain britannique. Il publiera en 1935 un livre, *Sledge*, rapport de son expédition.

²¹ Traduction d'un terme suédois ; Glaces de l'intérieur des terres de plus de 500 000 km² de surface, selon la définition actuellement en vigueur, pouvant avoir une épaisseur de plusieurs kilomètres et se prolonger en mer par des plates formes de glace. Il n'existe que deux inlandsis sur Terre, celui de l'Antarctique et celui du Groenland.

²² Eigil KNUTH (1983-1996), issu d'une famille noble proche de la famille royale danoise, est archéologue, musicien, sculpteur, journaliste et écrivain. C'est également un explorateur qui a participé aux expéditions danoises de 1932 et 1934 sur la côte Ouest du Groenland, en 1935 sur la côte Est.

²³ Livre publié en danois sous le titre *Quatre hommes et le soleil* en 1937. Traduit en français en 2013 sous le titre *Inlandsis, Au Groenland avec Paul-Émile Victor*, aux éditions Paulsen.

²⁴ Une colonie Viking y fut établie vers 985 par Erik Le Rouge.

²⁵ Henry George WATKINS (1907-1932), dit Gino, était pilote d'avion et explorateur britannique. Il fut chargé de créer la *British Arctic Air Route Expedition* pour relier l'Angleterre et le Canada par les îles Féroé, l'Islande, le Groenland, la mer de Baffin et la baie d'Hudson. Il revient au Groenland en 1932 et disparaît tragiquement lors d'un déplacement en kayak. Seule son embarcation sera retrouvée. Il avait 25 ans.

²⁶ Cf. Daphné VICTOR et Stéphane DUGAST *Paul-Émile VICTOR, « J'ai toujours vécu demain »*, p. 160.

²⁷ *Ibidem*, p. 165.

²⁸ Le 16 septembre 1936, à 30 miles au nord-ouest de Reykjavik.

²⁹ Vingt-trois morts, dix-sept disparus, un seul survivant, le maître-timonier Eugène GONIDEC.

³⁰ Propriété initiale d'Ernest SHACKLETON, anglo-irlandais, l'un des premiers explorateurs de l'Antarctique.

³¹ Elle lui remettra en février 1938 la médaille d'or du prix Alexandre de la Roquette, l'un de ses plus anciens prix, reconnaissant ainsi son travail scientifique d'explorateur.

³² Association reconnue d'utilité publique, devenue en 1999 la Société des explorateurs français (SEF).

³³ Magazine bimensuel sur les voyages et le plein air, revue de la SEF à partir de 1937.

³⁴ Au plan professionnel, elle sera journaliste et productrice de télévision, très intéressée par la cause des femmes, amie de Simone de BEAUVOIR et Françoise GIROUD.

³⁵ Ce film de Jacques FEYDER, connu également sous le titre *La piste du Nord*, sera diffusé dans les salles de cinéma à partir du 8 mars 1942, dans une France occupée par l'armée allemande, avec une population en manque de distractions. Il connaîtra un grand succès.

³⁶ Champion universitaire de ski en 1935.

³⁷ De nombreux postes de la nouvelle administration de la Jeunesse seront confiés à des scouts, en particulier des Éclaireurs.

³⁸ Du fait des événements, ces cours ne furent jamais donnés.

³⁹ De sept ans son aîné.

⁴⁰ Traduction de *Boréal* et *Banquise* réunis.

⁴¹ Sujet à la mode à l'automne 1940.

⁴² Selon sa propre expression dans son journal.

⁴³ De nombreux cadres des Éclaireurs de France voyaient avec le pétainisme l'occasion de développer le scoutisme. Beaucoup ont mis leurs espoirs dans la Révolution nationale, mais le scoutisme, toutes obédiences, se voulait apolitique. Certains étaient aveugles, parfois volontairement. Cela n'en faisait pas nécessairement des collaborateurs. Certains sont devenus d'authentiques résistants.

⁴⁴ Il se blessera lors de l'un de ses sauts et en conservera à vie une sciatique persistante, parfois très douloureuse.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 239.

⁴⁶ Ils se marieront le 30 juillet, à Santa-Monica (USA). Ils auront trois enfants, Jean-Christophe, né le 30 mai 1947, et deux jumeaux, Stéphane et Daphné, nés le 6 novembre 1952.

⁴⁷ Cette propension de Paul-Émile VICTOR à être le seul à capter la lumière médiatique, voire même d'avoir le monopole des relations avec la presse et les médias, sera souvent un des facteurs déclenchant de la dégradation de ses relations avec ses amis les plus proches, comme avec Michel PEREZ fin 1951, ou André-Frank LIOTARD, en 1954.

⁴⁸ Ethnologue, historien, géographe et écrivain, il sera créateur de la collection Terre Humaine, qu'il inaugurera avec son livre, *Les derniers rois de Thulé*, publié en 1955, aux éditions Plon.

⁴⁹ Nom de plume de Paul GAYET-TANCRÈDE.

⁵⁰ Il créera le premier Journal télévisé avec Pierre SABBAGH et Jacques SALLEBERT, peu après.

⁵¹ Robert GUILLARD est scout de France, mécanicien de formation, engagé dans l'Armée de l'Air en 1939, résistant dans le cadre de Jeunesse et Montagne, un des ancêtres de l'UCPA, skieur et parachutiste émérite de l'École militaire de haute montagne.

⁵² L'expédition de DUMONT d'URVILLE, en 1840, est baptisée rétrospectivement TA1. Les autres seront nommées ainsi, dans l'ordre de leur mise en place.

⁵³ Initiative du glaciologue Claude LORIUS.

⁵⁴ Maurice HERZOG deviendra le parrain du deuxième fils de PEV, Stéphane.

⁵⁵ Jacques PRÉVERT deviendra le parrain de Jean-Christophe, premier fils de PEV, après la brouille de ce dernier avec André-Frank LIOTARD.

⁵⁶ Cf. *Ibidem* Daphné VICTOR et Stéphane DUGAST, p. 300.

⁵⁷ SIPRE, entité dépendante du département du génie de l'US Army.

⁵⁸ En 1946, le général de GAULLE avait envisagé de confier à Philippe VIANNAY, grand résistant et créateur de l'école de voile des *Glénans*, un ministère de la Jeunesse et des Sports. Cf. Michel HELUWAERT, *Jeunesse & Sports (1936-1986), un service d'État du militantisme à la gestion*, thèse de doctorat en science politique, p. 135.

⁵⁹ Maurice HERZOG avait été président du Club alpin français (CAF) de 1952 à 1955. Il y avait créé une commission Jeunesse. De novembre 1954 à février 1955, il fut membre du cabinet d'André MOYNET, secrétaire d'État à la présidence du Conseil, chargé de coordonner l'action gouvernementale à la jeunesse. En juin 1955, il devint membre du haut-comité de la jeunesse de France et d'outre-mer créé par Edgar FAURE (cf. JoRf du 23 juin 1955). Il y fréquentera de nombreux dirigeants associatifs qu'il retrouvera quand il sera nommé Haut-commissaire.

⁶⁰ Cf. *Ibidem* Daphné VICTOR et Stéphane DUGAST, p. 300.

⁶¹ Ils auront un fils, Teva, né le 30 septembre 1971.

⁶² Publié fin 1965, peu avant la fin du mandat de secrétaire d'État de Maurice HERZOG.

⁶³ A la suite de la vente de la péniche qu'elle occupait sur la Seine, quand PEV lui a proposé de venir habiter avec lui, dans la sienne, en 1962.

⁶⁴ Anthropologue née en 1941, collaboratrice de Robert GESSAIN, passionnée par les cultures des peuples de l'Arctique, où elle effectuera onze missions.

⁶⁵ En 1949-1950.

⁶⁶ DUMONT d'URVILLE avait découvert la terre Adélie, le 22 janvier 1840.

⁶⁷ Ancien résistant, haut fonctionnaire, président du comité technique contre la pollution atmosphérique, PEV avait collaboré avec lui pour la défense de la nature et de l'environnement.